


203





Weilman

VIE
DE
MICHEL DE RUITER,

LIEUTENANT-AMIRAL-GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. RICHER, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME SECOND.

Prix 3 liv. les deux volumes brochés.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques près S. Ives.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



VIE
DE
MICHEL RUITER.

PENDANT que la Hollande armoit contre l'Angleterre, l'Angleterre, de ſon côté, armoit contre la Hollande : quatre-vingt-un vaiſſeaux de guerre étoient dans la Tamiſe tout prêts à partir, ſous le commandement du Prince Robert & du Général Monk, Duc d'Albermale.

Ruiter ſortit du Texel le 8 de juin *1666*; dirigea ſa marche vers les côtes d'Angleterre, pour y chercher la flotte Angloiſe & lui livrer combat.

Lorſqu'il fut à la hauteur du Pas de Calais, il fit le ſignal à tous les Capitaines de venir à ſon bord, où il leur tint ce langage: « Le tems où » nous allons en venir aux mains » s'approche. Nous avons affaire à » un ennemi fier, préſomptueux, & » qui cherche notre perte: le ſalut de » la Hollande, la conſervation de » nos femmes, de nos enfans, de nos » familles, dépend aujourd'hui de » notre valeur & de notre prudence. » Effaçons la honte que nous a cau- » ſée la défaite de l'an paſſé. Atten- » dons-nous à une vigoureuſe réſiſ- » tance; les Anglois ſont bons ma- » rins & bons ſoldats: mais il faut » vaincre ou mourir. D'ailleurs notre » cauſe eſt juſte, & nous pouvons eſ- » pérer en la protection divine. Les » lâches qui ne ſuivront pas mon

» exemple, doivent s'attendre à une » mort honteuſe, en voulant en » éviter une glorieuſe ». Ils lui répondirent tous, d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à ſe ſacrifier pour la Patrie, & retournerent à leur bord.

La flotte Hollandoiſe continua ſa route; jetta l'ancre le 11 de juin au matin entre le canal & la Tamiſe. Vers neuf heures du matin, les gardes avancées firent connoître, par un ſignal, qu'elles appercevoient l'ennemi: ſur les onze heures, on vit l'armée Angloiſe qui avançoit en ordre de bataille. Ruiter va combattre: il eſt arrivé au moment où il aſpire. Il donne ſes ordres avec ce ſang-froid, cette prudence qui annoncent alors les Héros. Les Officiers, les ſoldats de ſa flotte l'admi-

rent & se proposent de vaincre ou de périr : mais la confiance de leur chef est, pour eux, un présage de la victoire. La flotte Angloise avançoit toujours. Le Lieutenant - Amiral Tromp, qui se trouvoit à l'avant-garde, commença le combat vers une heure après midi. Ruiter attaque de son côté avec cette impétuosité qui lui est ordinaire, même naturelle : tous les Capitaines suivent son exemple. Les Anglois faisoient faux côté & penchoient extraordinairement à babord par l'impétuosité du vent. Ainsi ils ne pouvoient se servir de leurs batteries du premier pont, & plusieurs des autres canons plongeoient dans l'eau. Les Hollandois, au contraire, se servoient de toutes leurs batteries & foudroyoient les ennemis. Le combat fut cependant

ſoutenu avec une opiniâtreté & une valeur égale de part & d'autre : on voyoit des mâts, des voiles briſés, des hommes renverſés, & le combat continuoit. Sur les quatre heures après midi, on vit une frégate Angloiſe de cinquante canons couler bas, après avoir reçu toute la bordée de Ruiter. Les deux armées combattirent dans la même poſition juſqu'à cinq heures que les Anglois changerent de bord, faiſant vent arriere pour éviter les bancs de Flandre. Alors l'eſcadre des Lieutenans-Amiraux Evertsz & de Vries, qui n'avoit pu s'approcher des Anglois, parce qu'elle étoit trop loin au vent, profita de leur mouvement, les attaqua avec une impétuoſité incroyable, & coupa quelques-uns de leurs vaiſſeaux qui étoient ſi déſemparés qu'ils

ne pouvoient ſuivre leur flotte ; elle en prit trois.

Cependant le Général Monk combattoit avec un courage qui tenoit du déſeſpoir. Il étoit dix heures du ſoir que les deux armées étoient encore aux priſes. Enfin la nuit les obligea de ſe ſéparer. On s'occupa de part & d'autre à réparer les vaiſſeaux qui étoient endommagés, & on ſe prépara à recommencer le combat. Le lendemain, dès que le jour parut, Ruiter donna le ſignal aux Lieutenans-Généraux & aux Capitaines de ſe rendre à ſon bord, pour les engager à ſoutenir le combat qui alloit commencer avec la même vigueur que le premier. Lorſque le ſoleil fut levé, on découvrit la flotte Angloiſe mouillée à une lieue au vent de celle de Hollande. Elles porterent

l'une ſur l'autre avec une égale intrépidité ; celle de Hollande courant au Nord-oueſt, & celle d'Angleterre au Sud. Ruiter, en abordant les Anglois, fit revirer au Sud, afin de courir le même bord qu'eux. Les Anglois ne chercherent pas l'avantage du vent ; ils arriverent vent arriere ſur lui. Ainſi les deux armées paſſerent l'une devant l'autre, en faiſant un feu terrible : quantité de vaiſſeaux furent incommodés de part & d'autre dans leurs manœuvres ; & l'on ſe hâta de les raccommoder, lorſque les flottes ſe furent dépaſſées. Un calme les retint quelque tems dans l'inaction ; mais, ſur les dix heures du matin, un vent frais ſe leva, & elles gouvernerent encore l'une ſur l'autre. A midi, les Hollandois ſe trouverent ſi près des Anglois

que Ruiter fit le ſignal d'aborder: mais il entendit, tout-à-coup, un feu terrible d'artillerie qui partoit de la flotte Angloiſe. Il ſe douta qu'il y avoit quelques-uns des ſiens au milieu des ennemis, & prit, ſur le champ, la réſolution d'aller les ſecourir & de percer juſque-là avec ſon eſcadre: ſon courage l'y conduiſit: il trouva Tromp qui, ſe livrant à une intrépidité, peut-être imprudente, avoit pénétré, lui cinquiéme, juſqu'au milieu des ennemis qui cherchoient à l'accabler, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, ſi Ruiter ne fût arrivé. Les cinq vaiſſeaux étoient tout démâtés & tout criblés. La plupart de leurs matelots, de leurs ſoldats; pluſieurs Officiers même avoient été tués; preſque tous les autres étoient bleſſés. Ruiter écarta les Anglois,

débarrassa Tromp; ramena les cinq vaisseaux à l'exception d'un qui avoit été brûlé: les quatre autres ne pouvant plus servir, il les fit remorquer au Texel. Toute l'armée Hollandoise se rangea auprès de son Général; s'arma de son courage, attaqua les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'elle coula bas six de leurs vaisseaux & en brûla un. Dans ce terrible combat, les Anglois dirigeoient tous leurs coups sur Ruiter: son grand mât de hune fut abattu, tomba dans le vaisseau avec le pavillon & la flamme: il fut en même-tems désemparé de tous ses agrêts. Aussitôt Ruiter envoya la flamme au bord du Lieutenant-Amiral Van-Nès, avec ordre de la faire arborer sur son pavillon, & de faire les fonctions de Général, jusqu'à ce que son vaisseau

fût rétabli. Alors il se laissa deriver un peu sous le vent de son armée, enjoignant à Van-Nès de porter de nouveau sur l'ennemi avec le gros de la flotte, ce qui fut exécuté avec autant de prudence que de valeur : les Hollandois passerent & repasserent à côté des Anglois, & l'on fit un feu terrible de part & d'autre. Les derniers, voyant les Hollandois prêts à venir encore sur eux, se retirerent à toutes voiles, vers leurs côtes, & la nuit les favorisa dans leur fuite. Pendant ce tems, Ruiter se tenoit sous le vent de son armée, aussi près d'elle qu'il lui étoit possible, & faisoit travailler avec la plus grande diligence à réparer son vaisseau. Les Hollandois poursuivoient les Anglois avec toute la promptitude dont leurs vaisseaux étoient capables : les derniers, pour

leur échapper & gagner la Tamiſe, mouilloient leurs voiles, mettoient en uſage tout ce que l'expérience peut enſeigner à cet égard; ils brûlerent même quelques-uns de leurs vaiſſeaux qui étoient mauvais voiliers, parce qu'ils craignoient que les Hollandois ne s'en emparaſſent. Cependant le Chevalier George Askue, Vice-Amiral d'Angleterre, qui commandoit le *Prince Royal*, monté de quatre-vingt-douze piéces de canon & de ſix cens vingt hommes d'équipage, donna ſur un banc nommé Galper qui eſt à l'embouchure de la Tamiſe: il fit tous les ſignaux accoutumés pour demander du ſecours; mais la frayeur ne permit pas aux Anglois d'aller lui en donner. Il fut dans l'inſtant environné par une multitude de vaiſſeaux Hollandois:

ſe voyant hors d'état de ſe défendre, il amena le pavillon.

Ruiter, qui avoit fait radouber ſon vaiſſeau autant qu'il étoit poſſible dans la conjoncture préſente, rejoignit ſa flotte. Craignant que le *Prince Royal*, dont on venoit de ſe rendre maître, ne gênât ſon armée, ſans pouvoir lui être utile, il y fit mettre le feu, & envoya le Vice-Amiral Askue à la Haye.

A peine cette expédition étoit achevée, que les Hollandois apperçurent vingt-cinq vaiſſeaux Anglois qui venoient du Sud-oueſt. Ils étoient commandés par le Prince Robert qui avoit été détaché avec une eſcadre vers le canal, pour y raſſembler encore quelques vaiſſeaux de Portſmouth & de Plimouth, & faire enſuite route vers l'Oueſt, afin d'y

attendre & combattre l'armée de France, qui, ſelon le bruit commun, venoit ſous le commandement du Duc de Beaufort, & devoit ſe joindre à celle des Hollandois; mais, ne l'ayant point rencontrée, il venoit au ſecours de celle d'Angleterre. Sitôt que les Hollandois l'apperçurent, ils porterent ſur lui : il les évita & joignit les débris de l'armée Angloiſe, le 13 de juin au ſoir, & fort tard. Le Général Monk lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé dans les deux journées précédentes. Ils déciderent qu'il falloit combattre encore le lendemain, & que le Prince Robert auroit l'avant-garde avec ſon eſcadre dont les vaiſſeaux étoient tout frais. La flotte Angloiſe ſe trouva compoſée de ſoixante-un vaiſſeaux de guerre; celle de Hollande l'étoit

de ſoixante-quatre ; mais ils avoient eſſuyé un combat de deux jours conſécutifs, étoient tous fatigués : le reſte étoit allé en Hollande pour y conduire les priſes & ſe radouber.

Ruiter, voyant que les Anglois ſe diſpoſoient à lui livrer un troiſiéme combat, fit ſes préparatifs pour le ſoutenir : ſon courage ne lui permettoit pas de fuir le danger : il eſpéroit que ſon exemple exciteroit ſes Officiers & ſes ſoldats ; fit ſignal de Conſeil ; exhorta les Capitaines à s'acquitter de leur devoir ; preſcrivit à chacun l'ordre qu'il devoit ſuivre. « Les armées navales d'Angleterre » & de Hollande, dit-il, ſont en- » core en préſence les unes des au- » tres ; les combats que nous venons » d'eſſuyer nous font connoître juſ- » qu'où peuvent aller les efforts des

» Anglois : il faut leur montrer en-
» core aujourd'hui que nos forces &
» notre courage ne sont pas épuisés.
» Nous n'avons plus qu'une action à
» soutenir contr'eux ; n'y perdons pas
» la gloire que nous avons acquise
» dans les deux précédentes. Souve-
» nons-nous que notre Patrie, nos
» femmes, nos enfans, objets de
» nos respects & de notre tendresse,
» attendent de nous leur conserva-
» tion. Les ennemis auxquels nous
» avons affaire aujourd'hui sont les
» mêmes que nous vîmes hier fuir
» devant nous : armons-nous de ce
» courage qui les épouvanta ; élan-
» çons-nous sur eux. Enfin il faut
» vaincre, pour ne pas devenir la
» proie de barbares ennemis qui
» nous jetteront dans des prisons où
» ils nous laisseront périr par la

» faim, la misere & l'infection. Son-
» geons à nous secourir mutuelle-
» ment: j'espere qu'avec la protection
» du Ciel, nous remporterons une
» victoire complette: marchons à
» l'ennemi ».

Le combat commença le lundi 14 de juin, lendemain de la Pentecôte, sur les huit heures du matin, entre le Forland d'Angleterre & les bancs de Flandre, en pleine mer, & à huit lieues de terre. L'armée Hollandoise, qui étoit au vent, pénétra par trois endroits différens au milieu des Anglois, & dispersa quelques-uns de leurs vaisseaux. Ruiter revira sur eux, courant au Sud; les Anglois mirent le cap sur les Hollandois. Cette manœuvre se fit jusqu'à trois fois: la mêlée devint enfin furieuse, & la victoire resta chance-

lante pendant le jour entier. Un Vice-Amiral Hollandois nommé Liefde, montoit un vaiſſeau de ſoixante piéces de canon ; il ſe trouva flanc-à-flanc du Vice-Amiral de l'eſcadre du Prince Robert, qui étoit de quatre-vingts canons de fonte ; il s'en approcha de ſi près qu'il s'en falloit très-peu que les bouts de leurs vergues prolongées ne ſe touchaſſent : ils s'envoyoient continuellement leurs bordées d'en haut & d'en bas ; ſe déſemparerent réciproquement & tuerent une multitude étonnante de gens des deux équipages. Ruiter, à qui rien n'échappoit, vit le danger auquel Liefde étoit expoſé ; écarta les vaiſſeaux ennemis qui l'environnoient lui-même & dirigeoient tous leurs coups ſur ſon vaiſſeau ; arriva auprès du Vice-Amiral & le débar-

raſſa. Le combat recommença avec une fureur égale de part & d'autre : tous les canons des deux flottes tiroient enſemble : le lieu qu'elles occupoient n'étoit qu'un mêlange de feu & de fumée. Ruiter, ſemblable à un lion dont le carnage irrite la fureur, fait le ſignal dont il eſt convenu pour monter à l'abordage. A l'inſtant, ce Héros, Tromp, Meppel, Bankert, de Vries, Van-Nès, Liefde, Evertsz, &c. s'élancent ſur les Anglois, les ſerrent, les mettent en déſordre & les forcent de prendre la fuite. Ce fut ſur les ſept heures du ſoir, après un combat d'onze heures. Les Hollandois pourſuivirent les Anglois avec vivacité ; mais un brouillard ſurvint tout-à-coup ; força Ruiter de donner le ſignal du ralliement & de la retraite. Il étoit trop prudent

pour expoſer ſes vaiſſeaux à s'écarter les uns des autres pendant les ténébres, ou à échouer ſur les bancs & les hauts fonds qui ſont très-communs dans cet endroit. Il conduiſit ſa flotte au Vielingen. On donna des relations de ces trois combats dans preſque toutes les langues, & elles s'accordoient à faire l'éloge de Ruiter. On y vantoit ſa prudence, ſes talens & ſa valeur. Il avoit diſpoſé ſon armée dans un ſi bel ordre, l'avoit poſtée ſi avantageuſement, que les Anglois firent en vain les plus grands efforts pour y pénétrer & y mettre le déſordre. Il avoit l'œil partout; examinoit tous les mouvemens & toutes les manœuvres des deux armées: il faiſoit toujours à propos les ſignaux de porter ſur l'ennemi, ou de changer de bord. Il ne négligeoit

aucune occasion de pénétrer lui-même dans la flotte Angloise, ou d'y faire pénétrer les siens, dès qu'il voyoit le moyen de la doubler, ou de couper quelques-uns de ses vaisseaux & de les couler à fond. Si, par un excès de courage, quelque Capitaine Hollandois s'étoit trop avancé & étoit tombé sous le feu des ennemis, il alloit le dégager avec une intrépidité héroïque; de sorte qu'il regloit les différentes parties de son armée, aussi-bien que le corps: c'étoit enfin lui qui tenoit le gouvernail; il étoit l'ame de l'armée & ouvroit le chemin à la victoire. Les Anglois dirigerent contre lui plusieurs brûlots, espérant qu'ils battroient facilement les Hollandois, s'ils réussissoient à faire périr leur Général.

On vanta la valeur de Tromp qui

bravoit les plus grands périls : il pénétroit au milieu des ennemis avec une vigueur incroyable ; changeoit de bord avec une vîteſſe ſurprenante. Les ennemis n'oſoient tenir devant ſon pavillon, & le voyant ſouvent arboré à de nouveaux vaiſſeaux, ils demanderent s'il y avoit cinq ou ſix Tromps dans l'armée de Hollande. Les autres Officiers Généraux de l'armée Hollandoiſe firent auſſi admirer leur courage. M. le Prince de Monaco, le Comte de la Guiche & le Marquis de la Ferté, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'étoient rendus à la flotte Hollandoiſe, pour apprendre l'art de la Marine ſous un maître tel que Ruiter, combattirent ce jour-là ſur le bord de ce grand homme, & y donnerent toutes les marques de courage qu'on

pouvoit attendre de trois Seigneurs de leur naiſſance. Le Comte fut bleſſé à l'épaule & au bras. Il avoua, lorſque le combat fut fini, que parmi tous les objets terribles qui avoient pu ſe préſenter à ſon imagination, il n'y avoit rien qui approchât de l'horreur de cette bataille, & qu'il l'avoit trouvée incomparablement plus terrible que toutes celles qui ſe donnent ſur terre.

La victoire coûta beaucoup de ſang aux Hollandois : ils perdirent pluſieurs Officiers Généraux, pluſieurs Capitaines qui donnerent, avant leur mort, les preuves les plus éclatantes de courage, environ huit cens matelots & ſoldats. Le nombre des bleſſés montoit à onze cens cinquante. Du côté des Anglois, la perte fut bien plus conſidérable.

Selon les relations des quatre combats, ils eurent six mille hommes tués parmi lesquels se trouverent le Vice-Amiral Barcley, & une quantité prodigieuse de Capitaines. Les Hollandois amenerent en outre trois mille prisonniers dans leurs ports. Les Anglois perdirent vingt-trois vaisseaux de guerre, dont dix-sept furent brûlés ou coulés bas; les six autres furent pris par les Hollandois.

Si-tôt que la nouvelle de cette éclatante victoire fut arrivée dans les Provinces-Unies, la joie se répandit par-tout; on sonna les cloches dans toutes les villes, dans tous les villages: les Chefs de la République, les nobles, les bourgeois, les paysans, chantoient tous au même instant les louanges de Ruiter. Les Etats-Généraux ordonnerent de rendre à Dieu

des actions de grace dans toutes les Eglises, & de l'invoquer pour la conservation de Ruiter. Ce jour-là, les travaux furent suspendus dans la Hollande; chacun se fit une loi de participer à la joie publique. La nuit, on mit des lumieres à toutes les fenêtres, & on alluma des feux devant toutes les portes.

Ces réjouissances, les cris d'allegresse qui s'élevoient de toutes parts faisoient un triomphe bien glorieux pour le grand Ruiter. Les poëtes célébrerent à l'envi sa victoire: la renommée la publia bientôt dans tout l'univers, & tous les Princes lui firent faire des complimens par leurs Ambassadeurs en Hollande.

Il est incroyable & cependant vrai, que les Anglois se vanterent d'avoir remporté une victoire complette sur

les Hollandois; ils publierent dans leurs papiers que ceux-ci avoient pris la fuite après une perte considérable : ils firent plus, ils ordonnerent de chanter le *Te Deum* dans toutes les Eglises de Londres & de faire des feux de joie. La politique ordinaire du Gouvernement de cette nation, fut sans doute cause qu'on déguisa la vérité. On avoit besoin de matelots & de subsides.

Les Etats-Généraux furent instruits de ce qui se disoit & se passoit en Angleterre; mais ils avoient des preuves si convaincantes de la victoire que Ruiter avoit remportée sur l'armée navale de cette nation, que le 15 de juin ils lui écrivirent une lettre conçue en ces termes :

Nous sommes extrêmement satisfaits de votre courage & de votre

prudence, qui, avec l'aide du Tout-Puiſſant, vous ont fait remporter une victoire complette ſur nos ennemis. Nous aurions ſouhaité que vous euſſiez laiſſé la flotte en mer, ou au moins une partie, pendant vingt-quatre heures après le combat, pour marque d'une entiere victoire. Ruiter leur répondit qu'il l'auroit fait; mais que les vaiſſeaux étoient en trop mauvais état, & les équipages trop fatigués pour tenir la mer; que d'ailleurs il manquoit de munitions & principalement de poudre. Ces raiſons parurent plauſibles & on approuva ſa conduite.

Le ſecond jour après que l'armée fut rentrée au Wielingen, les Etats de Zélande inviterent Ruiter à dîner à Middelbourg, où on lui fit tous les honneurs qu'on crut devoir à un

homme qui ſoûtenoit avec tant d'éclat la gloire de la nation. Les Etats-Généraux lui envoyerent trois tonnes d'or, ou trois cens mille livres, monnoye de France, pour donner aux Officiers & aux ſoldats les récompenſes qu'il avoit promiſes, & en laiſſerent la diſtribution à ſa prudence. Il étoit retourné au Wielingen pour faire réparer les vaiſſeaux le plus promptement qu'il ſeroit poſſible; il reſtoit nuit & jour ſur le port; excitoit les ouvriers, en mettant ſouvent la main à l'ouvrage; leur promettoit & leur donnoit des récompenſes; l'intérêt de la Patrie étoit ſon unique objet. Il rioit, en voyant les autres Officiers aller à la Haye, à Amſterdam chercher &, pour ainſi dire, demander des éloges: c'étoit aſſez pour lui de les avoir mérités.

Il fit travailler avec tant de diligence, qu'en très-peu de tems tous les vaiſſeaux furent réparés. On lui envoya ceux qu'on avoit fait conſtruire dans différens ports, & la flotte ſe trouva compoſée de quatre-vingt vaiſſeaux & de huit brûlots : elle fut encore augmentée par la ſuite. Les Etats-Généraux, voulant lui donner une preuve de leur confiance, lui envoyerent carte blanche, & il mit à la voile le 4 de juillet, dix-neuf jours après ſon entrée dans le port. Il avoit intention d'aller juſque dans la Tamiſe, pour ſurprendre les ennemis; mais les Pilotes n'oſerent ſe charger de conduire une armée ſi conſidérable dans une riviere qu'ils ne connoiſſoient pas, & le Lieutenant-Amiral-Général fut obligé de changer de projet. D'ailleurs le vent lui

devint si contraire, qu'il ne put rien entreprendre pendant neuf jours. Voyant qu'il devenoit un peu plus favorable, il résolut de faire une descente en Angleterre; mais il trouva les côtes si bien gardées, qu'il crut que ce seroit une imprudence de la tenter.

Les Anglois, étonnés de voir que les Hollandois s'étoient mis si promptement en état de venir les braver jusque sur leurs côtes, firent toute la diligence possible pour équipper leur flotte & la mettre en état de sortir. Ruiter en fut informé, & se doutant qu'il seroit bientôt obligé de leur livrer bataille, il ne voulut pas rester entre les bancs qui sont répandus sur ces parages; fit le signal d'avancer en pleine mer. La flotte Hollandoise se disposoit à lui obéir, lorsque quatre Seigneurs François se rendirent dans

une barque, au bord de Ruiter; lui présenterent des recommandations de la part du Comte de Charoft, Gouverneur de Calais, & le prierent de permettre qu'ils se trouvassent au premier combat naval qu'il livreroit. Ces trois Seigneurs étoient le Chevalier de Lorraine, second fils de Henri de Lorraine, Comte de Harcourt, Grand Ecuyer de France, & Gouverneur d'Anjou, jeune homme âgé de vingt-trois ans; Armand du Cambout, ou le Chevalier de Coaslin, fils de César du Cambout, Marquis de Coaslin, Colonel des Suisses, & de Magdeleine, fille de Pierre Seguier, Chancelier de France & Duc de Villemore; le Chevalier de Cavoi & le Baron de Busca. Ruiter, qui avoit trop de monde à son bord, ne put les y garder avec leur suite:

il les pria d'aller ſur le vaiſſeau nommé l'*Utrecht*, l'un de ſes matelots, parce qu'ils y ſeroient plus commodément ; leur aſſurant qu'ils pourroient paſſer ſur le ſien, lorſque le combat commenceroit. Au reſte il admira le courage de ces jeunes Seigneurs qui venoient pour ſe trouver à une bataille qui ne pouvoit manquer d'être fort ſanglante.

La flotte Hollandoiſe exécuta les ordres de Ruiter ; ſe mit en pleine mer, pour y attendre celle des Anglois, qui étoit forte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux & de dix-neuf brûlots : elle ne deſcendit cependant la Tamiſe que le 29 de juillet. Ce retard prouva que les Anglois avoient été plus maltraités que les Hollandois, puiſqu'il leur falloit plus de tems pour ſe remettre en mer.

Le lendemain 30 de juillet, Ruiter fit le ſignal de Conſeil. Il dit aux Officiers: « Pour vous engager à » défendre votre Patrie, le ſecours » du langage eſt inutile; braves Hol- » landois, vos victoires paſſées vous » ont conduits ici; c'eſt pour y ac- » quérir une nouvelle gloire: votre » courage ſeul vous ſuffit: voilà l'en- » nemi, allons à la victoire ». Le 4 août, la flotte Angloiſe avança ſur celle des Hollandois en ordre de bataille: elle étoit commandée par le Général Monk, Duc d'Albermale, & par le Prince Robert. Les deux armées ſe rencontrerent ſur le midi & ſe livrerent combat à l'inſtant. Le calme ayant empêché une partie des vaiſſeaux Hollandois de joindre le gros de l'armée, Ruiter, qui étoit trop avancé pour reculer, fut obligé

de soûtenir l'effort de toute la flotte Angloise avec la moitié de la sienne. Il espéroit que Tromp & les autres Officiers Généraux se hâteroient de le joindre; mais ils avoient cargué leurs voiles & s'arrêterent à deux lieues de sa division. Le Lieutenant-Amiral Evertsz l'avoit suivi avec la sienne qui formoit l'avant-garde de la flotte Hollandoise; mais il se trouva trop de l'avant: les Anglois pénétrerent au milieu des deux escadres & les diviserent. Les quatre Seigneurs François qui étoient passés sur le bord de Ruiter pour combattre sous ses yeux, firent attention à la conduite de Tromp & demanderent ce que cela vouloit dire: mais on ne put leur donner une réponse satisfaisante. Ruiter fut environné d'une multitude de vaisseaux ennemis qui

dirigeoient tous, en même-tems; leurs coups ſur le ſien. Dans ce danger il montra toute la grandeur de ſon courage: ſecondé par un très-petit nombre des ſiens, il fit un feu ſi terrible qu'il força les Anglois de s'écarter. Lorſque la fumée qui l'environnoit fut diſſipée, il apperçut que l'eſcadre de Zélande & de Friſe, conduite par le Lieutenant-Amiral Evertsz, & qui formoit l'avant-garde de la flotte Hollandoiſe, prenoit la fuite: il fit tirer pluſieurs coups de gros canon pour la rappeller; mais ce fut en vain. Monk, voyant ce qui ſe paſſoit, revint avec impétuoſité ſur Ruiter & dans l'eſpérance de l'enlever: mais ce Héros excita, par ſon exemple, ceux qui étoient reſtés autour de lui, soûtint les efforts de l'ennemi & le força encore de

reculer. Pendant que Ruiter déployoit ainſi ſon courage contre Monk, le brave Van-Nès ſoutenoit un combat terrible contre le Vice-Amiral de l'eſcadre rouge des Anglois.

Ruiter, voyant que le reſte de ſa flotte ne venoit pas à ſon ſecours, ſentit qu'il lui étoit impoſſible de réſiſter plus long-tems : ſes vaiſſeaux étoient preſque tout déſemparés; on ne pouvoit, pour ainſi dire, plus ſervir le canon, à cauſe de la quantité de morts & de bleſſés qui étoient ſur ſes vaiſſeaux : il commença à faire retraite à petites voiles. Se voyant donc forcé de ſe battre en retraite, il courut peu-à-peu vers le ſud, mais, ſans avancer beaucoup, parce qu'il eſpéroit que Tromp viendroit à la faveur de la brume, le joindre avec

ſa diviſion, & qu'ils retourneroient enſemble au combat. La fumée qui l'environnoit s'étant diſſipée, il apperçut Tromp à trois lieues de lui au Nord-oueſt qui combattoit contre l'eſcadre bleue Angloiſe. Le ſoir il joignit l'eſcadre de Zélande & de Friſe, qui étoit commandée, comme nous l'avons dit plus haut, par le Lieutenant-Amiral Evertsz & s'étoit retirée du combat. On lui apprit que les principaux Officiers, tels qu'Evertsz & Hides de Vries, Koenders, &c. avoient été tués après un combat terrible; que deux vaiſſeaux de cette eſcadre avoient été brûlés, que les Anglois en avoient coulé un bas; qu'enfin la mort d'Evertsz & de Vries avoit jetté une telle conſternation dans l'eſcadre, qu'elle avoit pris chaſſe, ſans faire attention aux

ſignaux du Lieutenant-Amiral-Général. Ceux qui avoient le plus d'expérience dans la Marine aſſurerent que le grand calme avoit retenu les Hollandois trop écartés les uns des autres, & empêché d'avancer en même-tems ſur l'ennemi; leur avoit enfin ravi la victoire.

Deux jours après Ruiter ſut ce qui s'étoit paſſé dans l'eſcadre de Tromp. Lorſque le Lieutenant-Amiral-Général avoit mis le cap ſur l'eſcadre rouge des ennemis, Tromp avoit fait appareiller & s'étoit avancé en louvoyant, vers l'eſcadre bleue, commandée par Jérémie Smith: il avoit lâché toute ſa bordée ſur un vaiſſeau Anglois de ſoixante-ſix piéces de canon & de trois cens quarante hommes d'équipage; l'avoit déſemparé & y avoit enſuite mis le feu;

tout l'équipage avoit péri, à l'exception de quarante hommes. Dans le même inſtant, le Lieutenant-Amiral Tromp avoit engagé contre les Anglois un combat très-rude, & qui avoit duré pluſieurs heures. Le Vice-Amiral Anglois avoit été ſecouru pluſieurs fois par des vaiſſeaux frais; mais la valeur de Tromp rendoit tous ſes efforts inutiles. Cependant ſon vaiſſeau avoit été percé de toutes parts & pouvoit à peine tenir la mer: il y avoit cinq piés d'eau & preſque toutes ſes poudres étoient mouillées; ſon grand mât avoit été percé en ſept endroits, & le calme qui avoit duré pendant preſque tout le combat l'avoit empêché de changer de bord. On avoit travaillé avec tant d'ardeur & de promptitude, qu'on étoit parvenu à arrêter les voies d'eau. Enfin

l'escadre Angloise avoit pris la fuite, & Tromp l'avoit poursuivie pendant toute la nuit, sans s'occuper du Lieutenant-Amiral-Général, ce qui fut blâmé par plusieurs Officiers.

Ruiter continua à faire retraite pendant toute la nuit, & faisoit réparer son vaisseau autant que sa situation pouvoit le permettre. Les ennemis le suivirent de si près, qu'on pouvoit se parler d'un bord à l'autre. Van-Nès ne le quitta pas, & fit comme lui réparer son vaisseau pendant la marche.

A la pointe du jour, Ruiter fit monter au mât de hune, pour voir où étoit son arriere-garde : on lui dit qu'on ne la voyoit pas & que les ennemis le suivoient toujours. Il appella son gendre Jean de Witte, qui étoit Capitaine de soixante soldats;

lui dit de leur ordonner de laiſſer leurs mouſquets ſur le pont, & d'aller au canon remplacer les matelots morts ou bleſſés.

Les Anglois tenoient alors Ruiter environné de preſque tous les côtés. La plus grande partie étoit rangée autour de lui en forme de croiſſant, au vent, ſous le vent, à ſon arriere, & il étoit preſque ſeul. Les Anglois firent un feu terrible ſur lui: les boulets & les balles tomboient ſur ſon vaiſſeau comme la grêle. Les nouvelles voiles qu'il avoit enverguées furent à l'inſtant miſes en piéces. Il ſe trouva enfin dans une ſituation ſi terrible, qu'il crut que toute la flotte Hollandoiſe étoit perdue, & qu'il n'y avoit plus aucun eſpoir pour lui ni pour ceux qui l'accompagnoient. Il fit venir à ſon bord le brave Van-Nès,

lui demanda en quel état il étoit. Van-Nès lui répondit : *Je ne ſuis pas trop bien, mon vaiſſeau eſt preſque déſemparé : ce qui me reſte d'hommes eſt ou bleſſé ou accablé de fatigue.* Ils paſſerent tous deux dans la dunette, pour conférer enſemble. Ruiter reprit : *Nous voici au milieu des ennemis avec ſept ou huit vaiſſeaux ſeulement & tous en mauvais état ; que ferons-nous ?* Van-Nès lui répondit : *Il faut toujours nous battre en retraite. C'eſt bien mon intention,* repliqua Ruiter, *car nous n'avons pas des forces ſuffiſantes pour tenir contre un ſi grand nombre d'ennemis. Que notre poſition eſt déplorable ! je voudrois être mort. Je voudrois l'être auſſi,* dit Van-Nès ; *mais la mort ne vient pas quand on la deſire.* Il n'eſt pas étonnant que deux auſſi

braves Capitaines que Ruiter & Van-Nès desiraffent la mort dans l'état déplorable où ils se trouvoient. Ils se voyoient abandonnés de tout leur monde, près d'être battus & faits prisonniers par des ennemis qu'ils avoient vaincus & mis en fuite peu de tems auparavant. Ils sortirent de la dunette, & Van-Nès lui dit adieu: en se quittant, ils se promirent mutuellement de ne pas s'abandonner, de périr ou de se dégager ensemble.

Les Anglois n'osoient aborder: mais ils continuoient à tirer avec une promptitude incroyable. Au moment où Ruiter & Van-Nès venoient de sortir de la dunette, un boulet y passa & emporta le siége sur lequel ils s'étoient assis.

Lorsque Van-Nès fut repassé à son bord, il fit tous ses efforts pour

rester à l'arriere du Général, & repousser les ennemis. Alors les Anglois virerent en canonant de leurs piéces de chasse sur la petite escadre Hollandoise qui leur répondit de l'arriere avec la plus grande vigueur, en courant au sud-est, & quart-au-sud, afin d'avancer plus vîte; car, se sauver dans un si pressant danger, c'étoit vaincre. Monk chassoit sur Ruiter avec une ardeur incroyable: il brûloit du desir de le prendre & d'emmener ce Héros en Angleterre: il l'espéroit même & se repaissoit déjà de la gloire dont il seroit couvert. Pour y réussir, il chercha tous les moyens possibles de mettre le feu au vaisseau de Ruiter; envoya dessus plusieurs brûlots: un entr'autres s'en approcha si près qu'on crut qu'il seroit impossible de l'empêcher d'aborder

& de jetter les grapins. Ruiter, qui conſervoit ſon ſang froid même dans les plus grands dangers, fit promptement armer quatre chaloupes, diſtribua deſſus quarante-huit hommes dont la valeur & l'adreſſe lui étoient connues. Les quatre Seigneurs François voulant ſignaler leur courage, s'élancerent ſur une des chaloupes. Cependant le brûlot avançoit & étoit ſi bien dirigé qu'il ſe trouva tout près du vaiſſeau de Ruiter. Alors ce grand homme fit promptement pouſſer la barre de ſon gouvernail tout-à-fait ſous le vent & braſſer les voiles à ſtribord: par cette manœuvre, le brûlot lui demeura de l'arriere & ne put l'aborder. En même-tems Ruiter lui envoya ſa bordée, & ordonna aux quatre chaloupes de partir & d'aller ſur lui. Elles avancerent

avec intrépidité, firent un feu terrible de mousqueterie : les Anglois effrayés mirent si promptement le feu à leur brûlot qu'un de leurs vaisseaux de soixante-dix piéces de canon, qui l'avoit conduit & se trouvoit très-près de lui, pensa être brûlé. L'équipage du brûlot se sauva en partie dans la chaloupe, en partie à la nage. Le vaisseau de soixante-dix piéces de canon s'approcha, en fuyant, très-près de Van-Nès qui le maltraita beaucoup. Les Seigneurs François qui étoient dans une des chaloupes vouloient aller à lui & tenter de le prendre; mais Ruiter ne voulut pas qu'ils s'exposassent à un si grand danger : il fit rappeller les chaloupes & leur défendit de hasarder ainsi leur vie. Le Général Monk, voyant qu'il n'avoit pas réussi comme il l'espéroit ;

cherchа à couler bas le vaiſſeau du Général Hollandois : il fit paſſer à ſes côtés un nombre conſidérable de ſes vaiſſeaux, y paſſa lui-même, & tous lui envoyerent leurs bordées : le feu que Ruiter eſſuya dans ce moment fut ſi terrible qu'il ſembloit que ſon vaiſſeau alloit voler par éclats. Il étoit, pour ainſi dire, au-deſſus des forces humaines de ſupporter un aſſaut ſi terrible. Le courage de Ruiter qui avoit toujours bravé les dangers, chancela dans ce moment. Il s'écria devant ſon gendre de Witte : *O Dieu, faut-il que je ſois ſi malheureux ! Entre tant de boulets, n'y en aura-t-il point un qui m'emporte ?* De Witte lui dit : *Quoi ! mon pere, vous vous livrez ainſi au déſeſpoir ? Ne s'agit-il donc plus que de mourir ! Hé bien, il faut revirer & aller*

combattre au milieu des ennemis, jufqu'à ce que le déſeſpoir nous ait fait trouver la mort. Alors ce Héros, revenant à lui-même, repliqua : *Si j'agiſſois ainſi, tout ſeroit perdu : mais ſi je puis me conſerver avec ces vaiſſeaux & les tirer du péril, on pourra revenir encore au combat.* Il continua de ſe défendre avec le petit nombre de vaiſſeaux qui l'accompagnoient. Comme il commençoit à approcher des bancs, le Général Monk fit un ſignal auquel tous les Anglois revirerent de fil, parce qu'il ſentoit qu'il y auroit du danger à continuer de pourſuivre les Hollandois. Dans le même tems, Ruiter apperçut trois de ſes navires, qui, la nuit précédente, avoient monté trop au vent de lui, & vit pluſieurs vaiſſeaux Anglois qui cherchoient à les couper;

Il se hâta de faire venir à son bord tous les Officiers Généraux & les Capitaines qui se trouverent proche de lui ; leur ordonna de rassembler les vaisseaux & les frégates qui avoient le moins souffert ; de les ranger sous les ordres du Vice-Amiral Bankert ; d'aller avec deux brûlots soutenir les vaisseaux qui s'étoient écartés & qui revenoient au Wielingen où étoit le rendez-vous. Aussi-tôt Bankert partit pour aller joindre les trois vaisseaux Hollandois qui avoient été séparés & qui revenoient joindre la flotte. Alors les Anglois revirerent & abandonnerent les trois vaisseaux. Ruiter continua sa route & mouilla le même jour devant la passe du Doorlo. Sur le soir les Seigneurs François passerent dans une galiotte ; se rendirent à Calais, & peu après à Paris. Le jour

jour ſuivant, qui étoit le 6 d'août, Ruiter envoya aux Etats-Généraux le détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans le combat; ſe rendit enſuite au Wielingen.

Il fut fort étonné de ne point y apprendre des nouvelles de Tromp ni de ſon eſcadre. Ce Lieutenant-Amiral, ayant pourſuivi toute la nuit l'eſcadre bleue Angloiſe, ſe trouva le lendemain proche du Galper, & s'approcha des côtes d'Angleterre, où il continua de pourſuivre l'eſcadre ennemie; mais, voyant qu'elle ne vouloit point s'engager au combat, il revira au Sud pour aller rejoindre ſon Général. A cette manœuvre, les Anglois changerent de bord & le ſuivirent de loin, juſqu'au ſoir. Alors Tromp découvrit le gros de leur armée qui montoit au vent en

louvoyant, & ne voyoit aucun vaiſſeau Hollandois. Peu avant la nuit, il apperçut cependant celui du Lieutenant-Amiral de Vries qui n'avoit ni pavillon ni perroquet, d'où il conclut que l'avantage n'avoit pas été du côté des Hollandois. Il continua ſa route; arriva le 6 d'août au matin devant le Wielingen, & entra après midi dans le Landts-Diep, avec toute ſon eſcadre & le vaiſſeau du Lieutenant-Amiral de Vries, qui, comme nous l'avons dit, étoit fort maltraité.

Ruiter paſſa dans le même tems entre Dieshoek & Fleſſingue. Les vaiſſeaux qui étoient reſtés avec lui & ceux qu'il avoit ralliés le ſuivirent. Il ordonna aux Officiers Généraux & aux Capitaines de dreſſer un mémoire de tout ce qui leur étoit néceſſaire, afin qu'il le fît fournir. Il fit la revue de

ſon équipage ; trouva qu'il y avoit à ſon bord trente hommes tués & trente-huit dangereuſement bleſſés. Ce nombre étoit beaucoup au-deſſous de celui qu'on lui avoit annoncé pendant le combat, parce qu'un grand nombre de matelots s'étoient cachés pour éviter le danger, & que la faim les forçoit de paroître. Ruiter, inſtruit de cette lâcheté, promit un mois de gages pour récompenſe à ceux qui décéleroient les coupables; mais le nombre en étoit ſi conſidérable, que ceux qui les connoiſſoient n'oſerent les dénoncer.

Les Etats-Généraux envoyerent des députés au Wielingen pour marquer à Ruiter qu'ils approuvoient ſa conduite, & le remercier, de leur part, d'avoir ſauvé l'armée de la République. Il eſt étonnant que dans ce

terrible combat où il sembloit que son escadre devoit être entiérement détruite, il ne perdit pas un seul vaisseau, & que les Anglois en eurent deux coulés à fond & deux brûlés. Tous les Officiers de mer disoient, d'une voix unanime, qu'il n'avoit jamais acquis autant de gloire que dans cette retraite. Louis XIV manda au Comte d'Estrade, son Ambassadeur à la Haye, que les Gentilshommes François qui avoient été présens à la bataille, assuroient que Ruiter avoit fait des choses de cœur & de tête, qui passoient les forces humaines, estimant plus sa retraite que s'il avoit remporté la victoire; qu'il avoit résisté avec sept vaisseaux, à vingt-deux des plus forts d'Angleterre, & aux deux Amiraux. Van-Buningen, Ambassadeur des

Etats-Généraux à la Cour de France, manda à Guillaume Nieuport, Secrétaire des Etats, que les éloges de Ruiter retentiſſoient dans toute la France.

Cependant Ruiter s'occupoit du ſoin de faire équipper les vaiſſeaux, & de les pourvoir de tout ce qui étoit néceſſaire. Il fit porter les bleſſés dans les hôpitaux; permit à ceux qui avoient échappé au feu des ennemis d'aller, par quart, ſe rafraîchir à terre; mais il leur ordonna de n'y reſter que trois jours, ſous peine de punition exemplaire. Il fit radouber les vaiſſeaux qui avoient été endommagés; aſſembla enſuite le Conſeil de guerre pour juger ceux qu'on accuſoit d'avoir manqué à leur devoir pendant le dernier combat. Un Capitaine fut caſſé & déclaré incapable

de ſervir : pluſieurs matelots furent pendus ; d'autres eurent la cale. Pendant que Ruiter étoit occupé à rendre à ſa Patrie tous les ſervices qui dépendoient de lui, il eut la douleur de voir mourir Anne de Ruiter la plus jeune de ſes filles, qui fut attaquée d'une maladie contagieuſe. Sa mere l'avoit amenée au Wielingen pour voir ſon pere. Elle n'avoit qu'onze ans ; mais elle annonçoit beaucoup d'eſprit, avoit un caractere fort doux & une figure très-agréable. Il trouva ſa conſolation dans ſa piété ; ſe ſoumit aux volontés de la Providence.

Les Etats, ayant été inſtruits par pluſieurs Officiers, de la conduite de Tromp dans le dernier combat, en demanderent à Ruiter un compte exact. Il ne put ſe diſpenſer de leur

faire connoître ses sujets de mécontentement contre cet Officier Général. Il leur marqua qu'il avoit mis trop tard à la voile, pour aller aux ennemis, & qu'il étoit resté un tems considérable séparé du pavillon. Tromp, ayant été informé de ce que Ruiter avoit écrit contre lui, chercha à se justifier & à rejetter sur Ruiter même la faute de l'échec que la flotte Hollandoise avoit reçu : il se servit dans sa lettre de termes peu mesurés à l'égard du Général. Après y avoir fait un détail circonstancié de ce qui s'étoit passé à sa connoissance dans le dernier combat, il ajouta : « Après » ces services & tous les autres que » j'ai rendus avec tant de fidélité, » il est bien affligeant pour moi de » me voir traduit comme un scélérat, » & accusé d'être la cause de la

» défaite de l'armée, par la ſeule ja-
» louſie du Lieutenant-Amiral Rui-
» ter. Il ne me pardonne pas d'avoir
» eu de l'avantage ſur les ennemis,
» avec des forces inférieures à celles
» avec leſquelles il a été battu. Si je
» ne reçois pas réparation d'un tel
» outrage, j'avoue que je ne me ſens
» pas capable de ſervir plus long-
» tems; car, ſi l'on trouve que je ne
» me ſuis pas bien comporté dans
» cette occaſion, je ne puis jamais
» eſpérer que l'on ſera content de
» moi. D'ailleurs, dans la ſituation
» où ſont les affaires, on ne doit pas
» employer des ſcélérats. Il faut avoir
» recours à des ſages, des prudens,
» des magnanimes Héros qui ne crai-
» gnent pas de ſe ſacrifier pour leur
» Patrie & leur réputation: mais j'ai,
» juſqu'à préſent, par la grace de

» Dieu, ſi bien conſervé la mienne;
» que je ne crois pas que ni l'Amiral
» Ruiter, ni aucun autre homme qui
» ſoit au monde puiſſe me la ravir.
» D'ailleurs la conduite qu'on tient
» aujourd'hui annonce qu'on ne doit
» plus attendre qu'une extrême con-
» fuſion dans l'armée ; & il eſt à
» craindre que les Officiers & les
» matelots ne ſe coupent la gorge;
» quand ils ſeront à terre. A Dieu ne
» plaiſe que cela arrive ».

Les Etats-Généraux déciderent qu'après tant de marques d'animoſité de la part du Lieutenant-Amiral Tromp contre le Lieutenant-Amiral-Général Ruiter, Général de l'armée navale de l'Etat, on ne pouvoit laiſſer ces deux Officiers enſemble, chacun dans ſon emploi, ſans expoſer l'armée & conſéquemment l'Etat à

un danger extrême, par les diſſentions & les déſordres qu'on avoit lieu de craindre & qui ne pouvoient manquer d'arriver. Ainſi il fut arrêté & réſolu que la commiſſion de Lieutenant-Amiral de Hollande & d'Oueſt-Friſe, ſous le Collége de l'Amirauté d'Amſterdam, donnée audit Tromp par proviſion, ſeroit révoquée, comme de fait, elle l'étoit par ces préſentes; & qu'en conſéquence il ſeroit inceſſamment pourvu à faire remplir ſa place par un autre Officier de mérite; &, qu'afin que le tout ſe fît dans l'ordre & de la meilleure maniere qu'il ſeroit poſſible, on tâcheroit, d'engager Leurs Nobles & Grandes Puiſſances à faire en ſorte, avec la Généralité, que le ſuſdit Tromp, étant mandé par Leurs Hautes Puiſſances partît à lettre

vue, & se rendît au plutôt à la Haye où sa révocation lui seroit dénoncée dans les formes.

Sur le mandement des Etats-Généraux, Tromp se rendit à la Haye le 23 du mois d'août 1666, &, ayant eu avis de ce qui se passoit, il alla trouver le Pensionnaire de Wit, le pria de lui dire pourquoi il étoit mandé par les Etats-Généreux; &, sentant que sa trop grande vivacité pourroit avoir des suites fâcheuses, il ajouta : *Je suis tout prêt à donner satisfaction au sieur de Ruiter, & à reconnoître publiquement ma faute, tant à son égard qu'à celui des Souverains. Si on ne me juge plus digne de commander une escadre, je me contenterai d'une seconde place. Dans la conjoncture où ma Patrie se trouve, je ne peux me résoudre*

à rester tranquille. J'irai, s'il le faut, servir en qualité de simple Capitaine, & prouver que je suis un homme de cœur & d'honneur.

Le Pensionnaire alla le 24 août à l'assemblée des Etats; y rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Tromp, & des offres que celui-ci faisoit; mais on sentit que l'intérêt de l'Etat demandoit un exemple: on n'eut point d'égard aux protections; on n'écouta point les sollicitations; on décida que Tromp seroit déposé; qu'on lui en feroit la déclaration dans les formes, avec défense de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre, & d'écrire à qui que ce soit, sous peine d'être puni comme rébelle. Cette résolution étant prise, on envoya ordre à Tromp de venir à l'assemblée, où le Pensionnaire de Wit lui

tint ce langage : « Les Etats-Géné-
» raux ont jugé à propos de révoquer
» la commiſſion qu'ils vous ont ci-
» devant donnée pour être leur Lieu-
» tenant - Amiral ſous le Collége
» d'Amſterdam, & vous ordonnent
» de me remettre votre commiſſion ».
Tromp reſta dans le ſilence de la conſternation : ayant enſuite repris ſes ſens, il dit qu'il recevoit, avec une obéiſſance reſpectueuſe, les ordres des Etats ; qu'il les remercioit de l'honneur qu'ils lui avoient fait. Il promit de reſter à la Haye, de n'écrire à perſonne, & pria qu'on lui permît, au bout de cinq ou ſix jours qu'il ſeroit reſté à la Haye, d'aller dans ſes terres qui étoient à Gravelandt, & qu'on lui accordât un congé par écrit, où il plairoit aux Etats de déclarer qu'il n'avoit pas été

révoqué pour caufe de malverfation dans fa charge ; mais que d'autres confidérations avoient engagé Leurs Hautes Puiffances à en agir ainfi. On délibéra fur fes demandes, & on finit par les lui accorder. Ainfi Tromp, malgré fes talens fut facrifié à Ruiter, parce qu'on regardoit ceux de Ruiter comme fupérieurs aux fiens.

En vain, Tromp & fes partifans avoient cherché à ternir la gloire de Ruiter, fes actions triomphoient de la calomnie, publioient fes louanges & fa gloire dans toute l'Europe. Le 29 du mois d'août on l'engagea à aller à terre : il y trouva M. d'Eftrades, Ambaffadeur de France, accompagné du Marquis de Bellefonds. Ils tinrent confeil avec les députés de Leurs Hautes Puiffances au fujet de la jonction de l'armée navale de

Hollande & de celle de France, qui devoit être commandée par le Duc de Beaufort, & se rendre, dans peu, à la Rochelle. Le même jour, Ruiter reçut des mains du Comte d'Estrades, en présence du Marquis de Bellefonds, au nom & de la part du Roi de France, l'Ordre de Saint-Michel, avec le portrait de ce Monarque en or émaillé, & enrichi de diamans; présent qui annonçoit à ce grand homme le cas que Sa Majesté faisoit de sa valeur héroïque. M. d'Estrades lui présenta en outre une chaîne d'or avec une médaille où étoit le buste du Roi, & au revers un soleil éclairant le monde, avec cette légende: *Nec pluribus impar.* Ces présens étoient accompagnés d'une lettre de la part de Sa Majesté au Lieutenant-Amiral-Général, que le

même Ambassadeur lui remit. Voici ce qu'elle contenoit :

M. de Ruiter, ayant résolu de vous honorer de mon Ordre de Saint-Michel, j'en envoie présentement le colier au sieur Comte d'Estrades, mon Ambassadeur extraordinaire en Hollande, avec le pouvoir & l'instruction qui sont nécessaires pour vous le donner de ma part, &, comme, en cela, vous recevez un témoignage bien particulier de l'estime que j'ai pour votre mérite, je m'assure que, de votre part, on ne verra rien qui ne réponde aux assurances qui m'ont été données de votre affection pour le bien de mon Etat, & pour l'accroissement des avantages dudit Ordre. La présente n'étant sur-tout autre sujet, je prierai Dieu qu'il vous ait, M. de

Ruiter, en sa sainte garde. Ecrit à Vincennes, le vingt-deuxieme jour d'août 1666. Signé, LOUIS. Et plus bas, DE LIONNE.

Le Marquis de Bellefonds dit à Ruiter que le Roi desiroit d'avoir son portrait, pour le placer dans un de ses appartemens. Ruiter remercia Sa Majesté des bontés dont elle l'honoroit, par une lettre qu'il envoya à Van-Buningen pour lui remettre.

Cependant on travailloit, avec toute la diligence possible, pour réparer les vaisseaux qui avoient été maltraités; pour équipper ceux qui avoient été nouvellement construits. Enfin la flotte se trouva en état de mettre à la mer le 5 de septembre, précisément un mois après qu'elle fut rentrée. Elle étoit forte de quatre-vingt-dix navires & de vingt-sept

brûlots. Ruiter la divisa en trois escadres, & regla l'ordre qu'il faudroit tenir en cas qu'on fût obligé de combattre. Il chercha, pendant plusieurs jours, les Anglois; mais ils fuyoient si-tôt qu'ils l'appercevoient. Un jour qu'il avoit trouvé le moyen de s'approcher d'eux, il lui arriva un accident qui pensa lui être funeste. Il aida aux canonniers à pointer quelques piéces de canon sur un brûlot ennemi; comme on étoit près d'y mettre le feu, le vent porta sur lui un morceau de mêche allumée. Il entra dans sa bouche, passa dans sa gorge & le fit beaucoup vomir. Il lui prit une fievre très-violente qui le mit, pendant long-tems, hors d'état de commander l'armée. Le Roi de France, qui, comme nous l'avons dit, avoit conçu pour Ruiter une véritable

eſtime, lui envoya deux de ſes Médecins, ſi-tôt qu'il fut informé de ſon accident. Ce grand Monarque lui en donna, dans le même tems, une preuve encore plus éclatante. Louis XIV s'étoit fait une loi de ne jamais pardonner les duels, & les avoit défendus ſous des peines très-ſéveres. Le Baron de Buſca avoit eu le malheur de contrevenir à ſes Ordonnances, &, été par conſéquent, obligé de ſortir du Royaume. Il s'étoit retiré en Hollande, ſervoit ſous Ruiter; s'étoit acquis l'eſtime & l'amitié de ce Héros par ſes qualités civiles & militaires: Ruiter oſa demander ſa grace, & Louis XIV convint avec lui-même qu'on doit faire des choſes extraordinaires pour un homme extraordinaire : il lui fit cette réponſe : *Ruiter, quand un*

homme tel que vous demande une grace, on ne peut le refuſer : je vous l'accorde. J'ai même du plaiſir à vous prouver le cas que je fais de vous. Le Comte de la Feuillade vous remettra cette réponſe. Le Baron de Buſca retourna en France & fut rétabli dans ſes dignités. Ce trait hiſtorique fait l'éloge de trois grands hommes à-la-fois ; du Baron de Buſca qui avoit mérité la protection de Ruiter ; de Ruiter qui protégeoit le mérite ; de Louis XIV qui faiſoit éclater ſa grandeur d'ame & ſa clémence en même-tems.

Cependant la maladie de Ruiter augmentoit ; la fievre le tourmentoit au point qu'il fut obligé de quitter la mer & de ſe rendre à Amſterdam au milieu de ſa famille, vers le commencement du mois d'octobre 1666.

Le commandement de la flotte fut confié à Van-Nès qu'on regardoit comme ſeul capable de remplacer Ruiter : il paſſa à ſon bord : mais, voyant qu'on ne rencontroit point l'armée Angloiſe qui évitoit toujours celle de Hollande, & le tems n'étant plus propre pour la navigation, on fit rentrer la flotte dans les différens ports des Etats, & on prit toutes les précautions néceſſaires pour la remettre en mer au printems ſuivant.

Ruiter, ſentant qu'il recouvroit la ſanté, que ſes forces ſe rétabliſſoient, manda aux Etats de Hollande qu'il eſpéroit que, dans peu de jours, il ſeroit en état d'aller leur rendre ſes hommages & recevoir leurs ordres. Il parut en public le 5 de décembre, pour aller remercier la Divinité de la grace qu'elle lui accordoit en lui

rendant la ſanté. Il eut la ſatisfaction de voir qu'il étoit généralement aimé & eſtimé : le peuple ſe rendoit en foule ſur ſon paſſage, & chacun, comme à l'envi, faiſoit éclater ſa joie de voir un homme ſi utile à la République. Les Etats lui marquerent que c'étoit avec bien de la joie qu'ils avoient appris le rétabliſſement de ſa ſanté; ſe promettant que l'Etat pourroit encore jouir long-tems de ſes ſervices qui étoient ſi agréables & ſi utiles au Public. Les différens Colléges des Amirautés mirent de la rivalité à lui marquer leur eſtime par des préſens. Celui d'Amſterdam lui envoya un ſabre avec une poignée d'or maſſif & un foureau de chagrin. Il reçut de celui de Roterdam une aiguière de vermeil ; de celui de Zélande un atlas magnifiquement relié

Les Conſeillers de l'Amirauté firent mettre ſon portrait dans la chambre du Conſeil, comme d'un Héros qui devoit être le modèle des Officiers de la Marine.

On s'occupa pendant la fin de l'année 1666, & le commencement de 1667, dans tous les ports de la Hollande à réparer les vaiſſeaux, & à équipper une flotte formidable pour la campagne prochaine: les Etats-Généraux déciderent qu'il falloit en confier le commandement à Ruiter. Lorſque tout fut préparé, on ſe diſpoſa à mettre à la mer le 6 de juin 1667. Ruiter propoſa à ſon fils, le Chevalier Engel de Ruiter, & à ſon beau-fils, Jean Paulusz Van-Gelder, de reſter à Amſterdam pendant la campagne, ou d'aller voyager dans le pays étranger; mais ils lui firent

des inſtances ſi preſſantes, qu'il conſentit à les emmener. Engel fut fait Capitaine-Lieutenant du vaiſſeau la *Hollande*, de quatre-vingt piéces de canon, & Paulusz fut auſſi fait Capitaine d'un vaiſſeau de quarante-quatre canons.

L'armée navale de Hollande ſe trouvant forte de ſoixante-onze navires, Ruiter la diviſa en trois eſcadres. Le 14 de juin elle ſe trouva à ſix lieues du rivage d'Angleterre, devant l'embouchure de la Tamiſe. Le Général fit remonter la riviere par deux vaiſſeaux pour connoître en quel état étoient les ennemis, & les fit appuyer par dix autres navires & deux brûlots. Ce détachement avança juſqu'à la riviere de Medwei qui ſe décharge dans la Tamiſe; y entra, mit à terre huit cens ſoldats qui

attaquerent & prirent le fort Seerneſſ, ou Charneſſe, qui défend cette riviere. Ils y trouverent quinze canons de fer de dix-huit livres de balles, beaucoup de grands mâts, de vergues, de mâts de hune, quantité de munitions de guerre, des bariques de poudre, des tonneaux de brai & de goudron. Les Hollandois raſerent le fort & enleverent toutes les munitions. Ils avancerent ſur le Medwei; briſerent une chaîne de fer que les Anglois y avoient tendue; franchirent pluſieurs vaiſſeaux qu'on avoit fait enfoncer dans la riviere pour leur boucher le paſſage; monterent juſqu'à Chattam, où ils prirent pluſieurs vaiſſeaux de la premiere force, tels que le *Royal Charles*, de cent canons; le *Jonathan*, de quatre-vingtdix; en brûlerent une quantité

considérable, & détruisirent, en grande partie, les forces d'Angleterre. Cette expédition fut commencée le 23 de juin 1667 au matin, & achevée à trois heures après midi. Le Duc d'Yorck & le Général Monk eurent la douleur d'en être témoins : le jour précédent ils avoient été à bord de plusieurs de ces navires qu'ils virent prendre ou brûler, &, lorsqu'on avoit annoncé l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient retirés à Rochester qui est tout près de Chattam.

Cette entreprise hardie jetta toute l'Angleterre dans la consternation : la ville de Londres craignit que les suites ne fussent fâcheuses pour elle : le Roi & la Cour en furent déconcertés. La frayeur peignit le mal encore plus grand qu'il n'étoit : on

aſſura que les Hollandois avoient débarqué un nombre conſidérable de ſoldats, parmi leſquels il y avoit beaucoup de François, qu'ils pilloient, ravageoient & brûloient tous les lieux par où ils paſſoient, & qu'ils venoient droit à Londres. Les Anglois ne concevoient pas comment les Hollandois avoient oſé pénétrer dans le Royaume juſqu'au Medwei, où l'on avoit coutume de tenir les plus gros vaiſſeaux comme dans un port aſſuré & inacceſſible, où une partie venoit cependant d'être brûlée & l'autre enlevée. Pluſieurs Anglois dirent que cette entrepriſe paſſoit même la témérité; qu'elle alloit juſqu'à la folie, & ajouterent qu'elle reculeroit la paix, parce que le Roi d'Angleterre ne voudroit jamais mettre les armes bas, qu'il ne ſe fût vengé de cet

affront. Les Pilotes Anglois, qui connoiſſoient la profondeur, les coudes, les bancs & les bas-fonds de la Tamiſe, étoient le plus étonnés de la promptitude avec laquelle cette expédition s'étoit faite : ils diſoient qu'il falloit que les Hollandois euſſent ſu profiter d'une maniere ſurprenante du flot & du vent.

Les Hollandois, avant de quitter le port de Chattam, firent brûler & mettre en piéces tout ce qui pouvoit ſervir à l'équippement ou à la conſtruction des vaiſſeaux, & enleverent le canon qu'ils y trouverent. Ils mirent enſuite à la voile, redeſcendirent tranquillement le Medwei, rentrerent dans la Tamiſe, jetterent l'ancre à ſon embouchure pour en boucher l'entrée & la ſortie. Alors Ruiter chargea le Capitaine Braakel de

conduire en Hollande le *Royal Charles* & le *Jonathan*, qu'il avoit pris à Chattam, comme on l'a vu; & de rendre compte à Leurs Hautes Puiſſances de la réuſſite qu'on avoit eue contre les ennemis. Il eſt difficile d'exprimer la joie que répandit dans la Hollande le Capitaine Braakel en amenant les deux plus formidables vaiſſeaux des ennemis, & en annonçant qu'on en avoit en outre détruit une très-grande quantité, ce qui rendoit la flotte Hollandoiſe maitreſſe de la mer. On ordonna des actions de graces à Dieu, & des réjouiſſances dans tous les pays ſoumis à la domination des Hollandois; ce fut le 6 de juillet. Leurs Hautes Puiſſances écrivirent à Ruiter une lettre datée du 28 juin, & conçue en ces termes: *Les Etats ont appris avec une entiere ſatis-*

faction, combien vous avez fait paroître de courage, de zèle & d'activité, ſoit en remontant les deux rivieres d'Angleterre, ſoit dans l'action, dont le ſuccès a été ſi heureux. Nous ne manquerons pas de conſerver le ſouvenir d'une conduite ſi louable, & nous ſommes perſuadés que vous continuerez à ſervir fidélement l'Etat dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront. Les Etats de Hollande lui en écrivirent une en date du 2 juillet. Elle étoit à-peu-près conçue dans les mêmes termes que celle de Leurs Hautes Puiſſances; mais ils ajouterent qu'au nom & de la part des ſuſdits Seigneurs Etats, il lui ſera fait préſent d'une coupe d'or ſur laquelle l'exploit & les principales circonſtances de l'action ſeront artiſtement gravés; non

que lesdits SeigneursEtats prétendent que ce soit une récompense suffisante; mais qu'ils veulent la lui donner comme un monument digne d'être conservé dans sa famille, & de passer à sa postérité pour qu'elle se souvienne de l'exploit à l'occasion duquel le présent a été fait. On donna en même-tems aux autres Officiers de la flotte des récompenses proportionnées à leur courage & à leurs services : tous les équipages eurent des gratifications.

Ruiter reçut ces honneurs & ces présens sur la flotte où il étoit resté, parce que sa présence y étoit nécessaire. Il l'avoit si bien divisée qu'elle fermoit toutes les entrées de la Tamise. Il alla avec une escadre de huit ou dix vaisseaux parcourir les côtes d'Angleterre, afin d'y jetter l'alarme;

mouilla l'ancre devant Torbay, y fit une descente; s'en rendit maître, y brûla deux vaisseaux qu'il y trouva; mais il défendit de faire même le moindre dégât dans les maisons, disant que l'humanité ne permettoit pas de ruiner des gens contre lesquels on n'avoit aucun sujet de plainte. Cette expédition augmenta la crainte des Anglois. D'ailleurs, Ruiter avoit divisé son escadre en plusieurs corps; leur avoit donné ordre de se présenter en différens endroits, & les Anglois ne savoient où se porter pour empêcher la descente. Il avança jusqu'aux Sorlingues, pour voir s'il trouveroit quelques vaisseaux; n'en ayant point rencontré, il alla vers Plimouth. Le 9 août, sur le soir, il vit sortir du port une chaloupe arborant pavillon blanc & qui

venoit droit à ſon vaiſſeau. Elle amenoit deux Officiers & deux Gentilshommes Anglois. Ils lui demanderent la permiſſion de paſſer à ſon bord ; ce qu'il leur accorda. Lorſqu'ils y furent, ils lui dirent que la paix étoit conclue entre le Roi de la Grande-Bretagne & Leurs Hautes Puiſſances. Ruiter leur fit ſervir une collation, où l'on but à la ſanté des Etats des Provinces-Unies, du Roi de la Grande-Bretagne & de pluſieurs autres Monarques. Les Officiers & les Gentilshommes Anglois reſterent environ deux heures ſur le vaiſſeau de Ruiter : lorſqu'ils furent rentrés dans leur chaloupe & qu'ils partirent, on les ſalua de quelques volées de canon, auxquelles le fort de Plimouth répondit. Après leur départ, Ruiter aſſembla le Conſeil de guerre,

& l'on décida qu'il falloit continuer les hostilités, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres venant immédiatement de la part de Leurs Hautes Puissances. Ainsi on résolut d'aller jusqu'au bout de l'Angleterre pour croiser sur les bâtimens Anglois qui étoient en route. Le lendemain, comme on se préparoit à mettre à la voile, on vit sortir de Plimouth une quaîche avec une banniere blanche. Elle amenoit un des Gentilshommes qui étoient venus la veille. Il alla à bord de Ruiter; lui présenta, au nom de la ville, un chevreuil, un quartier de bœuf, huit moutons, un veau, six canards, huit poules, deux poulets, deux corbeilles remplies de fruit, une demi-barique d'anguilles, un saumon frais, des carottes & des navets. Ruiter accepta les présens &

fit donner environ la valeur de vingt écus de France au maître de la quaîche. Le Gentilhomme Anglois soupa sur son bord, s'en retourna ensuite à Plimouth, & la flotte leva l'ancre.

Le 13 août, Ruiter reçut une dépêche de la part des Etats-Généraux qui lui annonçoient que le dernier de juillet la paix avoit été conclue & signée à Breda; mais, comme les actes de ratification ne devoient être fournis & échangés de part & d'autre qu'un mois après la signature, Leurs Hautes Puissances ordonnerent au Général d'attaquer les vaisseaux ennemis par-tout où il les trouveroit, & le plus vivement qu'il pourroit, jusqu'à nouvel ordre. En conséquence, il continua de croiser dans la Manche jusqu'au 14 octobre, qu'il reçut ordre de faire

rentrer la flotte dans les ports de la Hollande, ce qu'il exécuta. Ainsi finit une guerre qui avoit coûté beaucoup d'argent & d'hommes aux deux Puissances belligérantes. Ruiter, que la victoire avoit déjà plusieurs fois couvert de lauriers, y acquit une gloire immortelle. Par son expédition de Chattam, il détruisit les forces maritimes de l'Angleterre ; arrêta son commerce ; boucha les passages de la Tamise ; fit trembler les Anglois jusque dans Londres, & rendit la Hollande maitresse de la mer. Il alla promptement à la Haye, & lorsqu'il entra dans l'assemblée des Etats-Généraux, l'air de satisfaction se répandit sur le visage de tous ceux qui la composoient. Il rendit compte de sa conduite & de ce qui étoit arrivé. Le sieur *Gokkinga*, Président de

l'assemblée, lui dit: « Leurs Hautes
» Puissances sont très-satisfaites de
» votre sagesse, de votre activité, &
» de vos exploits dans la derniere ex-
» pédition. Ils sont agréables à toute
» la nation : ils ont forcé l'ennemi à
» demander la paix. Ils sont bien
» glorieux pour vous; vous paroissez
» dans cette auguste assemblée, la
» couronne de laurier sur la tête &
» la branche d'olivier à la main ».
On fit frapper à Amsterdam une médaille, en mémoire de la derniere victoire de Ruiter, & de la paix dont elle étoit suivie.

Cette paix que la Hollande venoit d'obtenir par la victoire, la rendit formidable à toutes les nations de l'Europe. Les Etats-Généraux, convaincus que la force d'une République consiste dans l'union de ses

membres, firent publier une Ordonnance ſous le titre d'*Edit perpétuel & loi irrévocable, pour le maintien de la liberté publique; pour conſerver l'union & la tranquillité publique dans les pays de Hollande & de Oueſt-Friſe.* Il tendoit à l'extinction de la charge de Gouverneur, & à engager tous les Magiſtrats & ceux qui avoient part à la Régence à conſerver la forme du Gouvernement actuel. On fit même un traité d'alliance avec l'Angleterre & l'Eſpagne, ce qui fit appeller ce traité, *la Triple Alliance.* La Suede s'y joignit. Le Chevalier Temple, Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haye, & le Penſionnaire de Wit en dirigerent le plan. La Triple Alliance & les négociations auxquelles elle donna lieu rétablirent la paix entre la France &

l'Eſpagne ; délivra la Flandre Eſpagnole du danger qui la menaçoit d'être entiérement ſubjuguée par la France, & conſerva cette barriere ſi utile aux Provinces-Unies contre un voiſin puiſſant & ambitieux. On s'étoit apperçu, depuis long-tems, que l'intention de la France étoit de conquérir toute la Flandre. On ſe ſouvient d'une lettre de Grotius, le plus grand politique de ſon tems. Elle eſt de l'an 1639, & adreſſée à un des membres des Etats-Généraux. On y trouve ces mots (*). « Le Dauphin, (en parlant de Louis XIV qui étoit encore au berceau), » non-ſeule-

---

(*) *Delphinus nutrices non laſſat tantùm, ſed & lacerat. Caveant vicini ſibi à tam matura rapacitate.* In Grot. Epiſt.

» ment laſſe ſes nourrices, mais il les
» déchire. Ses voiſins doivent ſe tenir
» en garde contre une rapacité qui
» commence de ſi bonne heure ».
On aſſure que Louis XIV étoit venu au monde avec deux dents, & qu'il déchiroit le ſein de ſes nourrices.

Ruiter profita de la tranquillité que la paix lui procura, pour aller au milieu de ſa famille ſe repoſer des fatigues qu'il avoit eſſuyées pendant la guerre. Il fut reçu dans Amſterdam avec une allégreſſe générale. On rencontroit ſans ceſſe dans les rues une multitude de citoyens qui ſe diſoient : Allons voir Ruiter, ce grand homme qui fait la gloire & le bonheur de la nation. Il recevoit les complimens qu'on lui faiſoit, avec une douceur & une modeſtie qui charmoient tout le monde.

Le 11 avril 1668, les Etats-Généraux, voulant lui marquer le cas qu'ils faiſoient de ſes ſervices & leur reconnoïſſance en même-tems, éleverent au grade de Capitaine de vaiſſeau Engel de Ruiter, ſon fils, qui n'avoit pas encore dix-neuf ans accomplis. Pour le mettre dans le cas d'en faire promptement les fonctions, ils lui donnerent le commandement d'une frégate qui devoit aller en Angleterre chercher l'Ambaſſadeur Jean Merman, que les Etats y avoient envoyé en qualité de Plénipotentiaire. L'Ambaſſadeur préſenta le jeune de Ruiter au Roi & à la Reine, au Duc & à la Ducheſſe d'Yorck, qui lui firent beaucoup d'accueil. Le Général Monk, le Chevalier Temple & Milord Carven lui marquerent les plus grandes attentions : ils alloient

ſouvent le voir & l'invitoient tour-à-tour à manger chez eux. Chacun s'empreſſoit d'honorer les vertus héroïques du pere dans la perſonne du fils qui lui reſſembloit beaucoup par la figure & dont le mérite naiſſant annonçoit qu'il lui reſſembleroit auſſi par les vertus civiles & militaires. Le 1 août, le Roi Charles II le fit Chevalier, avec toutes les cérémonies accoutumées; lui donna beaucoup de marques de diſtinction & de bienveillance. Le même jour le jeune de Ruiter prit congé de Sa Majeſté Britannique; partit pour Graveſande: les vents contraires l'ayant forcé d'y reſter quelques jours; il alla *incognito* à Rocheſter & à Chattam; viſita l'arſenal & les vaiſſeaux; vit les débris de ceux que les Hollandois, commandés par ſon pere, y

avoient brûlés l'année précédente.

Au commencement de l'année 1669, Frédéric III, Roi de Danemarck, fit dire à Ruiter, par son Ambassadeur en Hollande, qu'il desiroit d'avoir son portrait. Ce Monarque se souvenoit des services importans que le Héros de la Hollande lui avoit rendus, & ses nouveaux exploits augmentoient son estime pour lui. Ruiter se fit peindre; envoya son portrait à l'Ambassadeur de Hollande en Danemarck. Lorsque Son Excellence le présenta au Roi, Sa Majesté le reçut avec les plus grands témoignages de satisfaction; dit, en présence de la Reine & de toute la Cour: « Il y a long-tems que je desirois d'avoir le portrait d'un aussi » grand-homme, pour me remettre » souvent devant les yeux sa personne,

» ses vertus, ses actions & son
» mérite ».

En 1670, les Etats de Hollande & l'Angleterre d'un commun accord, résolurent de se réunir pour arrêter les courses des Corsaires de Barbarie; ils prierent Ruiter de leur donner son avis à ce sujet. Dans sa réponse, il commence par présenter une idée des forces que peuvent avoir les Algériens, les Tunissiens & les Saltins; donne ensuite différens moyens pour arrêter leurs courses; s'en tient à celui-ci, & s'exprime, à-peu-près, en ces termes: « Si la Hollande & l'An-
» gleterre prenoient des mesures
» pour agir de concert offensivement
» & reprimer les courses des Corsai-
» res de Barbarie dans la Méditerra-
» née, ou dans les parages les plus
» voisins, il faudroit mettre en mer

» jusqu'à vingt - quatre frégates &
» navires des meilleurs voiliers, dont
» huit montés de cinquante à soi-
» xante piéces de canon, huit autres
» de quarante-quatre à cinquante;
» enfin huit de trente-six à quarante,
» tous bien pourvus d'équipages &
» de munitions. Lorsqu'avec ces for-
» ces, on seroit entré dans la Médi-
» terranée, il ne faudroit pas les tenir
» jointes, sans une nécessité absolue.
» Il faudroit, au contraire, les divi-
» ser par escadres & assigner à cha-
» cune un parage pour le nettoyer,
» &, pour prévenir toute espece de
» désordre & de jalousie, on s'arran-
» geroit de maniere qu'une escadre
» n'eût pas plus d'avantage que l'au-
» tre, & qu'il n'y eût aucune préfé-
» rence. Je crois qu'il seroit nécessaire
» qu'après avoir croisé un mois, elles

» fissent un échange de croisiere. J'o-
» serois espérer que dans un an ou
» dix-huit mois les Barbares seroient
» réduits à la raison. J'ajouterai qu'il
» me paroît nécessaire que toutes les
» Puissances intéressées se réunissent
» & forment cette flotte d'un com-
» mun accord ». On goûta tellement ses raisons, que la Hollande & l'Angleterre envoyerent deux escadres dans la Méditerranée pour croiser sur les Corsaires d'Alger, & on ordonna à ceux qui les commandoient d'agir de concert.

Louis XIV, pour se venger de la ligue formée contre lui par les Hollandois, fit des préparatifs de guerre formidables. Il avoit d'ailleurs des sujets particuliers de se plaindre. Les Hollandois, se doutant que l'intention de ce Monarque étoit de tourner

toutes ses forces contr'eux, demanderent du secours à l'Angleterre & à la Suede; mais ces deux Puissances répondirent qu'elles n'étoient point obligées de secourir la Hollande, lorsque la France auroit des sujets particuliers de lui faire la guerre, & & qui n'auroient aucun rapport à la Triple Alliance. Les Hollandois, voyant qu'ils seroient obligés de résister seuls à toutes les forces de la France, se préparerent à mettre en mer un nombre considérable de vaisseaux de guerre, de frégates & de brûlots, sous le commandement de Ruiter.

Le Roi de Danemarck, instruit des préparatifs de guerre que la Hollande faisoit, y envoya le jeune Adelaar, fils d'Adelaar, Amiral de Danemarck, avec une lettre adressée à

Ruiter, par laquelle Sa Majesté Danoise le prioit de prendre ce jeune homme sur son bord, afin qu'il fît un nouvel apprentissage de la Marine & de la guerre, sous le plus grand Capitaine qui existoit alors.

Ruiter se mit en mer le 8 de juillet 1671, avec une partie de la flotte en attendant le reste qui devoit le joindre au premier instant. Il croisoit le long des côtes de Hollande & exerçoit continuellement les vaisseaux à la manœuvre & au combat. Lorsque le nombre des vaisseaux qu'il attendoit fut arrivé, l'armée se trouva composée de quarante-six vaisseaux, tant de guerre que frégates, de dix yachts & six brûlots, ce qui faisoit, en tout, soixante-deux voiles. Ruiter la divisa en trois escadres & avança en pleine mer. Le 24 août, il arriva un

un événement qui eut des ſuites fâcheuſes. La flotte Hollandoiſe ayant été battue par une violente tempête, pluſieurs vaiſſeaux ſe mirent à l'ancre près de Weſtcapel; celui du Général étoit à la bande & tout-à-fait ſur le côté. Un yacht du Roi d'Angleterre, nommé le *Merlin*, portant le pavillon de la Grande-Bretagne au grand mât, venant de la Meuſe, & prenant ſon cours vers l'Angleterre, paſſa au travers de l'armée Hollandoiſe & ſalua Ruiter de quelques volées: celui-ci ne put lui répondre, parce que ſon vaiſſeau étoit trop à la bande; mais le Lieutenant-Amiral Van-Gent, près duquel l'yacht ſe trouva, répondit de ſept volées: l'yacht lui lâcha deux décharges à boulet, parce qu'il ne baiſſoit pas pavillon. Ruiter preſſa ſon équipage

de remettre ſon vaiſſeau ſur ſon aſſiète, &, auſſi-tôt qu'il y fut, il ſalua l'yacht de neuf coups ; mais l'yacht ne répondit pas. Ruiter ayant mis à la voile, raſſembla ſon armée ; fit venir à ſon bord les Officiers Généraux & les Capitaines pour ſavoir le dommage que chacun d'eux avoit ſouffert pendant la tempête. Alors le Lieutenant-Amiral Van-Gent lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre le Capitaine Anglois & lui. Ruiter & tous les autres Officiers Généraux déciderent qu'on n'étoit point obligé de mettre pavillon bas quand on ſe trouvoit ſur les côtes de Hollande ; qu'on ne devoit tout au plus le faire que dans la mer Britannique. On cria beaucoup en Angleterre ; on dit que les Provinces-Unies traitoient avec mépris la banniere de Sa Majeſté

Royale, puiſque leurs vaiſſeaux ne baiſſoient pas pavillon devant elle. Jean Boréel, Ambaſſadeur des Etats à Londres, en informa Leurs Hautes Puiſſances. Les Etats envoyerent demander à Ruiter le détail de ce qui s'étoit paſſé entre l'yacht & la flotte Hollandoiſe : il le rendit exactement & finit par dire qu'il n'étoit point dans l'intention de déshonorer le pavillon des Etats tant qu'il lui ſeroit confié. Il ordonna même aux Officiers Généraux & aux Capitaines de ne ſaluer qu'avec le canon les vaiſſeaux qu'ils rencontreroient, de quelque nation qu'ils fuſſent.

Les Etats des Provinces-Unies, voyant que le Roi de France ne formoit aucune nouvelle entrepriſe, réſolurent de faire rentrer leur flotte, & en envoyerent l'ordre à Ruiter qui

la reçut le 21 ſeptembre, & s'y conforma.

Nous ſommes arrivés à cette guerre terrible que les Provinces-Unies eurent à ſoutenir contre les deux plus formidables Puiſſances de l'Europe; la France & l'Angleterre. La France attaqua cette République par terre avec une armée nombreuſe & commandée par d'habiles Généraux: elle mit ſur mer une flotte conſidérable, à laquelle ſe joignit celle d'Angleterre qui ne l'étoit pas moins: on ſe préparoit enfin à ſapper cet Etat dans ſes fondemens & à le renverſer; mais Ruiter fut une colonne qui le ſoutint. Nous allons entrer dans quelques détails.

Le Roi d'Angleterre envoya un Ambaſſadeur à la Haye au commencement de janvier 1672, pour

demander ſatisfaction du refus qu'on avoit fait de baiſſer pavillon devant l'yacht qui portoit au grand mât la banniere de la Grande-Bretagne, &, en même-tems, qu'on punît le Lieutenant-Amiral Van-Gent. Les Etats-Généraux en envoyerent un à Londres pour accommoder cette affaire; mais ſes tentatives furent inutiles: on avoit fait frapper en Hollande une médaille où l'on repréſentoit Charles II comme un Roi fainéant. Il étoit irrité & ne voulut rien écouter. On fit la même démarche du côté de la France qu'on trouva tout auſſi mal diſpoſée. On avoit frappé une autre médaille en Hollande ſur laquelle on voyoit Joſué Benningue, un de ſes Miniſtres, ayant un ſoleil au-deſſus de la tête, & pour deviſe ces mots: *In conſpectu meo ſtetit ſol.*

On vouloit exprimer, par-là, que la Hollande avoit arrêté la course de Louis XIV, dont la devise étoit le soleil. On en vit paroître dans le même tems deux à Paris; l'une qui regardoit la France & représentoit un soleil attirant les vapeurs d'un marais, avec cette légende: *Evexi, sed discutiam.* Je les ai élevés, mais je saurai les détruire. Sur l'autre qui avoit rapport à l'Angleterre, on voyoit la lune & la mer, avec ces mots: *Mihi soli obtemperat æquor.* A moi seule appartient l'empire de la mer.

Les Etats de Hollande, voyant que toutes leurs démarches étoient inutiles; qu'il leur falloit soutenir la guerre par mer & par terre, & trouver des fonds, établirent des impôts; élurent Guillaume-Henri, Prince

d'Orange, Capitaine Général; résolurent de confier encore leurs forces maritimes à Ruiter. On décida qu'on équipperoit quarante-huit vaisseaux de guerre, trente-six du premier rang, montés, l'un portant l'autre, de soixante à quatre-vingt piéces de canon, de deux cens vingt matelots & de quatre-vingt soldats; douze d'un rang inférieur, montés chacun de deux cens matelots & de cinquante soldats; que cette flotte seroit accompagnée de vingt-quatre brûlots pourvus de vingt-deux matelots chacun; de vingt-quatre senaus, ou bâtimens légers, équippés chacun de vingt-cinq hommes; qu'en outre, on prendroit vingt-quatre galiottes à frêt, pour servir à porter les avis, de l'eau & autres provisions. Cet armement fut encore augmenté par la suite.

Pendant que les Hollandois étoient occupés à équipper leur flotte, le Conſeil du Roi d'Angleterre ſe préparoit à leur déclarer la guerre & la fit publier le 7 avril 1672; le Roi de France la fit auſſi publier le même jour dans Paris, & peu après dans tout ſon Royaume. Les Etats-Généraux, craignant une invaſion de la part des Anglois qui cherchoient à ſe venger de la perte qu'ils avoient eſſuyée à Chattam, chargerent Ruiter de pourvoir à la ſûreté des ports, & de fermer les paſſes. Pour que ſes ordres fuſſent plus promptement exécutés, on lui accorda une compagnie de ſoldats, qui devoit lui ſervir de garde. Les Etats de Hollande dérogerent, en ſa faveur, à la réſolution qu'ils avoient précédemment priſe qu'on ne donneroit plus de ſemblable

compagnie à un Officier, quel qu'il fût, même à un Officier Général. On arrêta, en outre, qu'il lui seroit payé pendant la campagne prochaine la somme de mille livres par mois, en forme de gratification, afin que les dépenses imprévues qu'il seroit obligé de faire, ne tombassent pas à sa charge.

Lorsque les vaisseaux furent prêts, Ruiter marqua le rendez-vous au Texel, où il alla le plus promptement qu'il lui fut possible. En y arrivant, il fit le dénombrement de la flotte qui se trouva composée de trente-cinq grands vaisseaux, onze frégates, douze brûlots & neuf yachts, outre plusieurs autres navires qu'on attendoit de différens ports, & qui joignirent la flotte peu de jours après. Ce renfort consistoit en

ſix grands navires de guerre, deux frégates, quatre brûlots & deux ſenaus. Ruiter commença par diviſer cette armée en trois eſcadres, & mit à la voile le 13 mai 1672. Il alla vers la Tamiſe, pour chercher la flotte Angloiſe & lui livrer combat avant qu'elle eût joint celle de France; mais il apprit par un vaiſſeau Danois que la jonction des deux flottes ennemies étoit faite, qu'elles étoient fortes de quatre-vingt-trois vaiſſeaux de guerre, de pluſieurs frégates & de vingt-huit brûlots. Alors, il prit la réſolution de ſe tenir ſur la défenſive, & de prier Leurs Hautes Puiſſances de lui envoyer promptement de nouveaux ſecours. Dans le courant du mois de mai, treize vaiſſeaux de guerre, treize brûlots, quatre ſenaus & trois yachts ſe rendirent

ſous ſon pavillon. Pluſieurs vaiſſeaux y arriverent encore au commencement de juin, & l'armée des Etats ſe trouva composée d'environ cent cinquante-huit voiles. Ruiter, ſe voyant en force, réſolut de chercher l'armée combinée & de l'attaquer par-tout où il la trouveroit. Il la joignit le 7 de juin près de Soulsbaie, port ſitué entre Harwich & Yarmouth : elle étoit forte de cent trente voiles, & diviſée en trois eſcadres, comme celle des Hollandois. Le Duc d'Yorck la commandoit & étoit au centre, avec l'eſcadre rouge. L'eſcadre blanche, preſque toute composée de vaiſſeaux François, étoit commandée par le Comte d'Eſtrées, Vice-Amiral de France. L'Amiral Edouard Montagu, Comte de Sandwich, commandoit l'eſcadre bleue qui formoit l'aile

gauche. L'armée des deux Rois ; voyant celle de Hollande arriver ſur elle, mit à la voile, portant le cap au nord. Ruiter mit pavillon rouge au perroquet de fougue, pour annoncer qu'il falloit commencer le combat, & gouverna de maniere à tomber ſur l'eſcadre rouge des ennemis. Le Lieutenant-Amiral Bankert ſe diſpoſa à attaquer l'eſcadre blanche qui étoit compoſée de François, & le Lieutenant-Amiral Van-Gent alla ſur l'eſcadre bleue. Vers les huit heures du matin, Ruiter appelle ſon Pilote, lui dit, en montrant du doigt le vaiſſeau du Duc d'Yorck : *Pilote, voilà notre homme.* Le Pilote ôte ſon bonnet, lui dit : *Monſieur, vous allez le joindre tout-à l'heure.* Au même inſtant, le Pilote part ; Ruiter revire ſur le Duc, juſqu'à la portée

du mousquet ; ce fut sur les huit heures & demie du matin. Le Duc lui présente le côté ; lui envoie une bordée : le Hollandois répond de toutes les siennes. Les deux vaisseaux sont dans l'instant couverts d'une fumée si épaisse qu'elle les dérobe aux yeux des deux flottes. Il est impossible de peindre, même d'imaginer l'horreur du combat qui se livra alors entre ces deux Amiraux. Le Duc d'Yorck & Ruiter resterent pendant plus de deux heures à côté & sous le feu l'un de l'autre, & furent tous deux presque tout-à-fait désemparés. Le canon de Ruiter fut si bien servi, que des mousquets n'auroient pu tirer plus vîte. Enfin sur les neuf heures, le grand mât de hune du Duc d'Yorck fut abattu avec son pavillon rouge, & il auroit couru grand risque d'être

abordé par des brûlots, si le calme ne les eût arrêtés. Il se trouva forcé de changer de vaisseau, de passer à bord du *Londres*. Il ne jugea pas à propos de se mesurer une seconde fois avec Ruiter, & y envoya sur le champ plusieurs autres vaisseaux du premier rang. Engel de Ruiter qui combattoit dans la division de son pere, fut si violemment blessé à l'estomac, qu'il resta plusieurs jours sans pouvoir parler, sans pouvoir même pousser aucun son de voix : on l'avoit vu braver les périls & combattre avec une intrépidité digne du nom de Ruiter.

Pendant ce tems le Lieutenant-Amiral Jean Van-Nès qui étoit de la division de Ruiter, faisoit des prodiges de valeur. Ruiter communiqua ce jour-là son courage aux

Hollandois ; tous ſe faiſoient un devoir de l'imiter. Jean Van-Braakel, qui montoit la *Grande-Hollande*, vaiſſeau de ſoixante-deux piéces de canon & de trois cens hommes d'équipage, eut la hardieſſe d'aller droit au *Royal Jacques*, monté de cent quatre canons, & qui portoit mille hommes d'équipage, l'accrocha, le tint pendant près d'une heure & demie faiſant un feu continuel de ſon artillerie & de ſa mouſqueterie. Montagu, qui commandoit ce vaiſſeau, ſe défendoit avec tout le courage qu'on pouvoit attendre de lui ; mais il ſe trouva ſi maltraité qu'il ſe ſeroit rendu, ſi le vaiſſeau de Braakel eût porté pavillon. Il parvint cependant à couper ſes amarres & à ſe dégager de Braakel : mais, comme il étoit percé de tous côtés, il ne put

aller loin, un brûlot Hollandois l'accrocha & le brûla. L'Amiral Montagu paſſa, avec ſon fils, dans une chaloupe ; mais la multitude de matelots qui s'y jetterent en même-tems la firent enfoncer, & l'Amiral périt avec ſon fils. Sa mort fit verſer des larmes à toute l'Angleterre qui avoit admiré ſon mérite & ſes vertus. Les Hollandois eurent l'humanité de ſauver pluſieurs Anglois qui ſe ſoûtenoient ſur l'eau. Parmi eux ſe trouva le Lieutenant du vaiſſeau qui venoit de couler bas. On le conduiſit au bord de Ruiter : le Général lui propoſa de deſcendre à fond de cale, afin d'être en ſûreté ; mais il pria qu'on le laiſſât ſur le pont pour voir le combat, & diſoit aſſez ſouvent à Ruiter : *Monſieur, c'eſt-là ſe battre. Il n'eſt pas encore midi : vous avez*

fait, en moins de quatre heures, plus d'exploits qu'on n'en fait ordinairement en quatre jours.

Le Lieutenant-Amiral Van-Gent faiſoit des efforts incroyables pour ſatisfaire ſa fureur & ſa vengeance contre les Anglois qui avoient demandé avec hauteur qu'il fût puni, pour n'avoir pas voulu baiſſer pavillon devant l'yacht le *Merlin*, comme on l'a vu. Il porta, avec une ardeur incroyable ſur l'eſcadre bleue des Anglois; perça au travers, y jetta l'épouvante; mais il fut emporté par un boulet, & les Etats de Hollande eurent le malheur de perdre un de leurs meilleurs Officiers de mer.

Le Lieutenant-Amiral Bankert avoit attaqué l'eſcadre blanche des ennemis, commandée par le Comte d'Eſtrées, comme on l'a vu, & preſque

toute composée de François. Le combat fut terrible & la victoire toujours également disputée. L'escadre rouge & celle de Ruiter continuoient à faire un feu terrible l'une sur l'autre : mais le vent foiblit au point qu'on ne pouvoit plus gouverner : les vaisseaux des deux flottes dériverent les uns parmi les autres, & se mêlerent, de maniere qu'on ne pouvoit plus garder aucun ordre. Il se fit alors, de part & d'autre, des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Un navire Anglois fut mis en feu par un brûlot Hollandois, & deux autres furent coulés bas. Lorsque le vent se releva, Ruiter fit une si belle manœuvre qu'il le tint toujours sur les ennemis. La nuit fit enfin finir ce furieux combat. Ruiter dit qu'il s'étoit trouvé à beaucoup de batailles ;

mais qu'il n'en avoit jamais vu de ſi terrible & qui eût duré ſi long-tems. On aſſure que ſon vaiſſeau ſeul employa vingt-cinq milliers de poudre; qu'il tira près de deux mille cinq cens coups de canon. Auſſi fut-il très-maltraité dans ſes mâts, ſes vergues, ſes voiles: il eut même quelques coups à l'eau. Le nombre des morts qui ſe trouverent ſur ſon vaiſſeau montoit à trente: celui des bleſſés fut plus conſidérable. On ne ſait pas au juſte combien les Hollandois perdirent de monde en total. Outre le Lieutenant-Amiral Van-Gent, il périt peu d'Officiers. Les Anglois, outre l'Amiral Montagu, perdirent dix-huit Officiers & environ deux mille cinq cens matelots. On leur prit beaucoup de priſonniers, un aſſez grand nombre de leurs

vaiſſeaux furent brûlés, ou coulés à fond. Ruiter acquit ce jour-là une gloire immortelle. Le Lieutenant de l'Amiral de Montagu qui étoit reſté ſur le pont de ſon vaiſſeau, comme nous l'avons marqué, ſe trouvant à ſouper avec d'autres Officiers tant Hollandois qu'Anglois, dit, en parlant de Ruiter : *C'eſt un Amiral, un Capitaine, un Pilote, un Matelot, un Soldat : oui ce Héros eſt tout cela enſemble.* Un pareil éloge de la part d'un ennemi vaincu n'eſt pas ſuſpect.

Ruiter, deſirant de pouſſer ſon avantage juſqu'où il pouvoit aller, avança toute la nuit, dans l'intention de rejoindre les ennemis dès le lendemain, & de leur livrer encore combat. Si-tôt que le jour parut, il dirigea ſur eux ; mais ils changerent de bord, prirent le vent & éviterent

les Hollandois, ce qui dura pendant trois jours de ſuite. Le 9 de juin on reçut à la Haye la nouvelle de la bataille de Soulsbaie, & des glorieux ſuccès de la flotte des Etats: mais, quelque agréable qu'elle fût, elle n'étoit pas capable de conſoler les Hollandois des pertes qu'ils faiſoient ſur terre. Les François avoient pénétré juſqu'au centre de la Hollande, & ſoumis toutes les villes qui s'étoient trouvées ſur leur paſſage.

Les Etats ſentirent que leur unique reſſource étoit dans leur flotte & dans celui qui la commandoit. Ils réſolurent de faire les derniers efforts pour lui fournir toutes les proviſions qui lui étoient néceſſaires, & lui envoyerent une lettre conçue en ces termes. « Nous croyons devoir vous » faire connoître, par ces préſentes,

» combien Nous sommes satisfaits
» des vaillans efforts que vous avez
» faits dans la bataille qui s'est don-
» née contre les ennemis de l'Etat, &
» Nous vous assurons que nous ne
» manquerons pas de vous le témoi-
» gner dans les occasions, &c. A la
» Haye, le 9 de juin 1672 ». Il fit
rapprocher la flotte des côtes de Hol-
lande, afin d'être plus à portée de
procurer du secours aux malades.

Cependant les François poursui-
voient leurs conquêtes en Hollande,
& y répandoient la consternation.
Elle alla au point que le peuple se
souleva & demanda, avec menaces,
qu'on élût Guillaume III, Prince
d'Orange, *Stadhouder*, c'est-à-dire
Gouverneur, Capitaine-Général &
Amiral de Hollande & d'Ouest-Fri-
se, avec toutes les prérogatives dont

avoient joui ſes prédéceſſeurs ; ce qui fut exécuté le 3 de juillet 1672. Auſſi tôt que Ruiter en fut informé, il lui écrivit en ces termes : « J'ai appris avec joie, que, dans ces tems » difficiles, on a donné à Votre Alteſſe la place de Gouverneur des » Provinces de Hollande & de Zélande. Je me crois obligé de vous » ſouhaiter toute ſorte de bonheur, » d'avantages & de bénédictions du » Ciel. J'eſpere que, ſous la conduite » ſage de Votre Alteſſe, la fortune » de l'Etat changera, & qu'il jouira » de la même proſpérité que lui procurerent ſes illuſtres & vaillans » prédéceſſeurs. J'attends, avec reſpect, les commandemens de Votre » Alteſſe ».

Peu de tems après, il reçut ordre des Etats-Généraux de tenir ſa flotte

près des côtes de Hollande ; de ſe mettre en état d'empêcher celle des ennemis d'en approcher, & de faire obſerver avec ſoin leurs mouvemens. Cet ordre fut changé ſur la nouvelle que la flotte des Indes Orientales approchoit. Elle conſiſtoit en quatorze vaiſſeaux richement chargés, & l'on fut averti que les ennemis, inſtruits de ſon arrivée, la cherchoient. Ruiter ſe poſta de maniere qu'il pouvoit garder les côtes & ſecourir la flotte des Indes en cas de beſoin. Elle entra au Vlie & au Texel, à l'exception d'un vaiſſeau qui donna dans celle des ennemis & qu'on ne put ſauver.

Ruiter employoit ſes ſoins & ſes veilles; déployoit les plus grands talens pour ſa Patrie ; lui ſervoit de bouclier du côté de la mer, où il la mettoit

mettoit à l'abri de tous les coups que ſes ennemis vouloient lui porter. Pendant ce tems, ſa femme, ſes enfans, ſes biens, étoient en butte à la fureur de cette portion du peuple; qui, dépourvue de toute éducation, de toute eſpece de jugement, eſt toujours prête à recevoir les impulſions qu'on lui donne.

Reprenons la narration de plus loin. Lorſque les François étendirent leurs conquêtes dans la Hollande, la conſternation y devint générale, comme nous l'avons déjà dit: la frayeur s'empara des eſprits, excita la défiance & les ſoupçons; bientôt les diſſentions & le tumulte ſuccéderent. On imputa aux Magiſtrats tous les maux qui affligeoient l'Etat; on les accuſa de trahir la Patrie. Les partiſans de la Maiſon d'Orange

profiterent de cette circonſtance : ils publierent qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſauver la République que d'élire le Prince actuel Stadhouder ; le requirent dans un écrit en forme, qui fut ſigné par un nombre conſidérable de citoyens, & par pluſieurs Membres du Conſeil qui eurent la foibleſſe de céder à la multitude. Il s'en trouva cependant qui voulurent s'y oppoſer, & dirent qu'en mettant un pouvoir ſi étendu entre les mains d'un ſeul, c'étoit ſacrifier la liberté de la Patrie. De ce nombre furent Corneille & Jean de Wit, deux freres, qu'on avoit, juſqu'alors, regardés comme les meilleures têtes de la République, & qui occupoient les premieres dignités : le peuple les força, les armes à la main, de ſigner l'écrit dont on vient de parler : mais ils

mirent à côté de leur ſeing ces deux lettres, V. C. c'eſt-à-dire *vi coactus, par force.* Ils devinrent alórs l'objet de la haine de tous les partiſans de la Maiſon d'Orange, & furent tous deux aſſaſſinés. Ruiter fut pénétré de douleur en l'apprenant. Il regrettoit deux hommes d'un mérite diſtingué; il étoit fâché de voir qu'il ſe trouvât parmi ſes compatriotes des ſcélérats capables de commettre de pareilles horreurs. On fut informé à Amſterdam de ſes regrets, de ſa douleur ; on lui en fit un crime, & on lui attribua les mêmes ſentimens qu'aux infortunés de Wit : on s'attroupa ; on courut à ſa maiſon le mardi 6 de ſeptembre 1672, entre une heure & deux après midi, &, ſans avoir égard aux ſervices qu'il avoit rendus, à ceux qu'il rendoit

actuellement, on se proposoit d'y mettre tout au pillage & de massacrer ceux qu'on y trouveroit. A mesure que cette troupe effrenée approchoit de sa maison, elle faisoit retentir l'air de ses cris & de ses menaces. La femme de Ruiter étoit alors avec une de ses filles, une niéce & deux servantes : il n'y avoit pas un seul homme chez elle. La frayeur la saisit ainsi que celles qui l'accompagnoient : elle fit appeller à son secours Wessel Smit, marchand assez fameux qui occupoit une maison tout près de la sienne. Il étoit Capitaine d'une compagnie de Bourgeois, avoit marié sa fille à Jean Van-Gelder, que la dame de Ruiter avoit eu de son premier mariage. Smit se mit à sa fenêtre, demanda à ceux qui étoient autour de la maison de Ruiter ce qu'ils vou-

loient. Les plus furieux lui répondirent: *Deſcends, ſcélérat; on te traitera comme on a fait les de Wit.* Il fut aſſez hardi pour deſcendre; ouvrit ſa porte, ſe préſenta, dit: *Vous pouvez me traiter comme eux, ſi je l'ai mérité.* Quelques-uns s'avancerent; mais ſa fermeté leur en impoſa; ils lui firent des excuſes & lui dirent que ce n'étoit pas à lui qu'ils en vouloient. Alors il fendit la preſſe; entra chez la dame Ruiter, la trouva toute effrayée auſſi-bien que les autres femmes qui étoient dans la maiſon. Elle le pria de fermer la porte & les fenêtres; mais il lui dit que cette marque de crainte enhardiroit la multitude; lui conſeilla d'ouvrir la porte & les fenêtres, de paroître ſans effroi, de parler avec douceur & de gagner du tems. Il alla enſuite

trouver le Lieutenant de ſa Compagnie ; lui dit de l'aſſembler le plus promptement qu'il pourroit. Le Lieutenant ſe hâta d'envoyer ſes domeſtiques dans tout le quartier, pour avertir les Bourgeois qui devoient être de garde pendant la nuit, de ſe rendre le plutôt poſſible & tout armés devant ſa maiſon. En même-tems Smit envoya avertir les Bourgmeſtres de ce qui ſe paſſoit, & leur demander un ſecours de ſoldats. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, on vint l'avertir que le tumulte augmentoit autour de la maiſon de Ruiter, & que la populace ſe propoſoit d'y entrer. Il s'y rendit promptement, demanda à qui on en vouloit. Une multitude de voix lui répondirent : *C'eſt à l'Amiral, à ce ſcélérat qui a vendu l'armée navale*

aux François, & a tâché de la leur livrer. On entendit des femmes qui crioient : *Il vouloit trahir l'armée & on devoit lui payer un ducaton pour chacun de nos pauvres maris.* D'autres disoient : *On le menoit hier prisonnier à la Haye, piés & mains liés.*

L'étonnement est épuisé de voir de pareilles calomnies s'élever & se répandre contre un homme dont la conduite méritoit, dans ce tems-là même, les plus grands éloges. Elles étoient dictées par l'envie qu'inspiroit sa gloire, & adoptées par l'aveugle crédulité du bas peuple. La dame de Ruiter dit à Smit : *Il n'est pas possible que mon mari soit en prison. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui, & qui est datée d'hier. Il me mande qu'il ira dans peu, avec*

l'armée de l'Etat chercher celle des ennemis. Smit lui dit qu'il falloit montrer promptement cette lettre au peuple, afin de l'occuper & de gagner aſſez de tems pour qu'on pût faire venir main-forte. La dame de Ruiter lui donna la lettre ; il avança au milieu de la foule, demanda s'il y avoit quelqu'un qui connût l'écriture de l'Amiral. Pluſieurs dirent qu'ils la connoiſſoient. *Liſez donc cette lettre*, reprit-il, *& vous verrez que les bruits qu'on répand ſur ſon empriſonnement ſont des calomnies horribles.* Il s'en trouva qui reconnurent effectivement l'écriture de Ruiter, & dirent que ceux qui l'accuſoient étoient des ſcélérats. Il s'éleva une diſpute parmi cette populace ; pendant ce tems, on armoit des Bourgeois, on aſſembloit des ſoldats.

Lorſqu'on crut que le nombre de troupes étoit aſſez conſidérable pour réſiſter à cette populace, on les fit défiler par différens endroits, vers la maiſon de l'Amiral. L'épouvante ſe mit parmi les mutins ; ils ſe diſperſerent, & la nuit on plaça des gardes devant la maiſon de Ruiter.

La dame de Ruiter manda à ſon mari ce qui s'étoit paſſé. Sa ſurpriſe & ſa douleur furent extrêmes. Il s'écria : *Quoi ! l'on m'accuſe d'avoir vendu l'armée aux François. Eſt-il poſſible que l'on puiſſe inventer de pareilles calomnies ? L'état où elle ſe trouve aujourd'hui ne prouve-t-il pas le contraire ? C'eſt avec une extrême douleur que je vois qu'il ſe trouve dans ma Patrie des hommes qui ont de pareils ſentimens contre moi. J'ai aſſez expoſé ma vie, pour leur*

en avoir inspiré de bien différens. Connoissant l'injustice dont le peuple est capable, il eut peur que sa femme & ses enfans ne fussent encore exposés au même danger, il demanda une sauve-garde pour eux au Prince d'Orange, & lui écrivit en ces termes:

» Très-Illustre Seigneur & Prince;

» Ayant appris qu'à Amsterdam &
» dans les autres villes de la Hollan-
» de, les sieurs Régens sont suspects
» à la commune, & que même, de-
» puis peu, il a été commis des in-
» solences à mon égard; qu'on s'en
» est pris à ma maison & à ma fa-
» mille, ainsi que Votre Altesse l'a
» certainement su. La Régence a eu
» soin d'y pourvoir, il est vrai; mais
» je crains que la populace ne s'a-
» meute de nouveau, & qu'elle ne se

» livre à des violences que le Magis-
» trat ne pourroit, peut-être, arrêter
» avec le même succès. C'est pour
» prendre de bonne heure les pré-
» cautions nécessaires contre de pa-
» reils accidens, que je supplie Votre
» Altesse d'avoir la bonté de faire
» connoître au peuple d'Amsterdam,
» par l'affiche d'une sauve-garde au-
» devant de ma maison, ainsi que
» j'apprends que cela s'est pratiqué
» ailleurs, que Votre Altesse met
» sous son illustre protection, & ma
» maison & ma famille, espérant
» que, par ce moyen, tous les nou-
» veaux accidens dont je suis menacé
» pourront être heureusement dé-
» tournés. C'est une grace, dont moi
» & les miens témoigneront toute
» notre vie une extrême reconnois-
» sance, & en mon particulier, je

» tâcherai de marquer en toutes oc-
» caſions que je ſuis,

» Très-Illuſtre Seigneur & Prince ;

» De Votre Alteſſe,

» Le très-humble & très-fidele
» ſerviteur

» MICHEL DE RUITER ».

A bord des Sept Provinces, le 11 de ſeptembre 1672.

Avant la réception de cette lettre, le Prince avoit accordé la ſauvegarde, telle que la voici :

GUILLAUME-HENRI, par la grace de Dieu, Prince d'Orange & de Naſſau, &c. Capitaine-Général des Provinces-Unies.

A tous ceux qui ces préſentes verront & liront : Salut. Savoir faiſons que, pour bonnes conſidéra-

tions, à ce Nous mouvant, Nous avons pris & prenons en notre protection & ſauve-garde la perſonne du Lieutenant-Amiral Michel de Ruiter, enſemble la dame ſon épouſe, ſes enfans, ſes domeſtiques & ſa maiſon qui eſt à Amſterdam, avec tous les meubles qu'elle contient, & en outre tous ſes effets & biens-meubles & immeubles, quels qu'ils puiſſent être, pour être protégés & défendus, & garantis de toute violence, injure, pillage & inſolence dont ils peuvent être menacés. En conſéquence, nous enjoignons & ordonnons à tous & chacun, de quelque qualité & condition qu'ils puiſſent être, de laiſſer le ſuſdit Lieutenant-Amiral de Ruiter, ſa famille & tous ceux qui lui appartiennent, habiter paiſiblement & en franchiſe,

aller & faire leurs affaires par-tout, ſans offenſer, en aucune maniere, ſa perſonne ou leurs perſonnes, ni faire tort à ſes biens, ſous peine d'encourir notre indignation, d'être punis exemplairement & ſans rémiſſion. Donné & fait au camp près de Bodegrave, le 9 ſeptembre 1672.

G. H. PRINCE D'ORANGE.

Le zèle de Ruiter ne ſe ralentit point, malgré l'ingratitude de ſa Patrie : il tint la mer tant que la ſaiſon le permit, pour mettre les côtes de la Hollande à l'abri des invaſions; mais lorſqu'il crut qu'il n'y avoit plus lieu de craindre de la part des deux flottes combinées, il fit rentrer les vaiſſeaux de Hollande, & ſe rendit à Amſterdam pour ſe repoſer & calmer les craintes de ſa femme &

de ſes enfans. Il avoit lieu de s'y croire en ſûreté; mais il s'en fallut très-peu qu'il n'y pérît. Un matin, un inconnu alla frapper à ſa porte; s'élança dans la maiſon, tenant d'une main un morceau de pain & un grand couteau de l'autre. Il avoit le regard farouche; dit, d'un ton bruſque: *Où eſt Michel de Ruiter!* On lui demanda ce qu'il vouloit. Il répondit: *Je veux parler à Michel de Ruiter.* Ruiter, qui étoit dans ſa chambre, l'entendit & deſcendit pour voir ce qu'il vouloit. Si-tôt qu'il parut, le ſcélérat avança bruſquement ſur lui ſans rien dire, & tenant ſon couteau prêt à le lui enfoncer dans le ſein. Heureuſement, un des domeſtiques du Lieutenant-Amiral ſe trouva à côté de ſon maître; s'apperçut du projet du ſcélérat;

prit promptement une petite échelle qu'il trouva ſous ſa main; la jetta ſur le corps de l'aſſaſſin; arrêta le coup au moment qu'il le portoit, & le chaſſa de la maiſon. La ſurpriſe où tout le monde ſe trouva empêcha qu'on ne courût après: il diſparut à l'inſtant. Le bruit de cette ſcène étonnante ſe répandit bientôt dans la ville. Les archers du Prévôt chercherent le ſcélérat dans tous les lieux publics; mais ce fut inutilement: on ne put le trouver, & l'on n'a jamais pu découvrir qui étoit cet homme, & ce qui pouvoit l'avoir engagé à commettre cet horrible crime. On l'attribua à la jalouſie qu'excitoit la gloire de Ruiter, ſi juſtement acquiſe; on porta des ſoupçons; mais on ne pouvoit avoir des preuves.

Ruiter avoit l'ame trop élevée & trop ferme pour être effrayé des dangers qui le menaçoient : il les brava tous & vola au ſecours de ſa Patrie qui étoit menacée d'une ruine totale. On craignoit que les François ne profitaſſent des glaces pour faire une entrepriſe ſur Amſterdam : il aſſembla les bourgeois ; fit venir des matelots ; ſe mit à leur tête ; les poſta le long de l'Y & dans l'île de Waal.

Pendant que les Hollandois faiſoient tous les efforts poſſibles pour ſauver leur République, les François & les Anglois faiſoient des préparatifs pour la détruire. L'animoſité des derniers contr'eux étoit au comble. Le Comte de Schafsburi, Chancelier du Royaume, dit, dans une harangue qu'il prononça au nom du Roi, à l'ouverture du Parlement : *Delenda*

est Carthago. Il faut détruire Carthage. On équippa dans les deux Royaumes une flotte formidable. Les Hollandois se hâterent de mettre la leur en état de tenir la mer au printems prochain. Le Prince d'Orange écrivit cette lettre à Ruiter :

« Monsieur,

» Je vous envoie, avec la présente, » une liste des Officiers & des Capi- » taines qui se sont présentés pour » servir cet été sur les vaisseaux. » Comme je desire fort d'être infor- » mé de leurs bonnes ou mauvaises » qualités, je vous prie de m'en- » voyer en diligence votre avis que » je tiendrai secret, vous assurant » qu'il n'y aura personne au monde » qui en ait connoissance, afin de ne » vous attirer, pour ce sujet, aucu-

» nes ſuites qui puiſſent vous chagri-
» ner. En attendant une prompte
» réponſe, je demeure,

» Monſieur,

» Votre très-affectionné ami

» G. PRINCE D'ORANGE ».

A la Haye, le 20 de mars 1673.

Et, par apoſtille.

« S'il y en a quelques-uns que
» vous ne jugiez pas mériter de l'em-
» ploi, je vous prie de m'en indiquer
» d'autres à leur place ».

Ruiter lui fit cette réponſe:

« Très-Noble & Très-Illuſtre
» Prince,

» J'ai reçu, avec le reſpect que je
» dois, la lettre de Votre Alteſſe,
» datée le jour d'hier, avec les deux
» liſtes que je lui renvoie auſſi,

» déclarant à Votre Alteſſe ſelon ſes
» ordres & pour y ſatisfaire,

» Qu'après avoir repaſſé dans mon
» eſprit la vie, la conduite & les ac-
» tions des Officiers & des Capitai-
» nes nommés dans les deux liſtes,
» je demeure d'accord, par la con-
» noiſſance que j'en ai, qu'ils ne ſont
» pas tous pourvus d'un égal mérite,
» des mêmes capacité & expérience:
» mais, s'il m'eſt permis d'en juger,
» je ne crois pas que cette égalité ſe
» trouve jamais dans une armée. Ce-
» pendant je n'en connois aucun
» qui, par des fautes notables, ou
» par ſa mauvaiſe conduite, doive
» être regardé comme incapable de
» ſervir la prochaine campagne qui
» leur fournira les moyens d'acquérir
» plus d'expérience & les mettra en
» état de rendre des ſervices à la

» Patrie & à Votre Alteſſe; me rap-
» portant, du reſte, à ſa ſage & pru-
» dente direction.

» Outre que mon équipage eſt
» tout complet, les levées des autres
» Officiers & Capitaines s'avancent,
» comme je l'écrivis derniérement
» d'une maniere plus détaillée au
» ſieur Secrétaire Huigens, que je
» prie ici, par la permiſſion de Votre
» Alteſſe, d'expliquer mes inten-
» tions. Je ſuis,

» Très-Noble & Très-Illuſtre
» Seigneur & Prince,

» De Votre Alteſſe,

» Le très-humble & très-fidele
» ſerviteur

» MICHEL DE RUITER ».

A Amſterdam, le 21 mars 1673.

Le Prince jugea cependant à pro-

pos d'ôter quelques Capitaines de dessus la liste & de leur en substituer d'autres. Il voulut, en outre, qu'on rappellât Corneille Tromp & qu'on le rétablît dans la dignité de Lieutenant-Amiral sous le Collége de l'Amirauté d'Amsterdam : mais il exigea de Tromp qu'il se réconciliât avec Ruiter ; mit même son rappel & son rétablissement à ce prix. Tromp fit dire au Prince qu'il se soumettroit à toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer. Ruiter étoit naturellement doux & généreux : il consentit à la réconciliation. Ils se rendirent auprès du Prince ; se promirent réciproquement d'oublier le passé, & de vivre à l'avenir dans une amitié fraternelle. Le Prince promit à Ruiter que Tromp obéiroit exactement à ses co mmandemens.

Ruiter fut chargé d'aller dans les Colléges des différentes Amirautés, afin de les engager à hâter l'armement des vaisseaux que chacun d'eux devoit fournir. Lorsqu'ils furent tous prêts, il leur ordonna de se rendre au Texel, alla les y joindre.

Les préparatifs de guerre qu'on faisoit par terre occupoient tellement le Prince d'Orange, qu'il ne put aller au Texel pour faire la revue de l'armée navale. Il écrivit la lettre suivante à Ruiter :

« Noble, Equitable, Vaillant,
» Bien-Aimé, Incomparable,

» Nous aurions desiré que les affaires de l'Etat nous eussent permis
» de nous rendre à l'armée navale,
» pour jouir de la satisfaction de voir
» tant de braves compatriotes qui

» vont, avec zèle, à la défenſe de leur
» Patrie. La flotte conſidérable que
» l'on a équippée eſt un des plus puiſ-
» ſans moyens que l'on puiſſe em-
» ployer pour la conſervation de l'E-
» tat; & il y a lieu d'eſpérer que cette
» conſidération rallumera le courage
» de ceux qui ont l'honneur d'avoir
» été choiſis pour la commander.
» Les yeux de toute la Chrétienté
» ſont fixés ſur la flotte des Etats, &
» obſervent attentivement les entre-
» priſes & les mouvemens qu'elle fera
» ſous la conduite & la valeur de ceux
» qui la gouvernent. Hé! quelle in-
» famie ne ſeroit-ce pas pour ceux qui
» auroient la lâcheté de manquer
» à leur devoir dans une occaſion ſi
» importante & ſi glorieuſe? Nous
» ſommes fort éloignés de craindre
» un pareil malheur. Nous eſpérons,
« au

» au contraire que, par votre pru-
» dence & votre intrépidité, aussi-
» bien que de ceux qui sont auprès
» de vous, la gloire que la Nation
» vient d'acquérir sur mer sera sou-
» tenue, avec la protection de Dieu,
» par le nouveau zèle & le courage
» que vous faites paroître. Ils auront
» sujet de se réjouir & de se féliciter
» d'avoir été les instrumens qui ont
» conduit les affaires à une heureuse
» fin dans une cause si juste. Nous
» aurons soin de récompenser le mé-
» rite & la bravoure de ceux qui en
» auront donné des preuves signalées,
» & nous ferons en sorte que les
» grandes & glorieuses actions ne
» soient point payées d'ingratitude;
» mais qu'elles le soient d'une ré-
» compense qui leur sera propor-
» tionnée. Je vous prie d'en assurer

» tous ceux qui ſont ſous le pavillon;
» depuis le plus grand juſqu'au plus
» petit; &, en même-tems de faire
» comprendre à chacun qu'il n'y aura
» point de grace pour ceux qui ne
» s'acquitteront pas de leur devoir &
» qui ſe rendront coupables de lâche-
» té. C'eſt la véritable intention des
» Etats & la mienne, que ceux qui
» le mériteront ſoient exactement &
» proportionnément châtiés, ſuivant
» la rigueur des ordres de la com-
» miſſion & les loix du pays. De ſorte
» que tous les lâches & ceux qui ne
» ſe comporteront pas en braves ſol-
» dats devant l'ennemi, n'auront
» rien plus à redouter que l'entrée
» des hâvres de l'Etat, parce qu'il
» leur ſera impoſſible de ſe déro-
» ber à la rigueur de la juſtice & à
» l'indignation des peuples qui les

» pourſuivront par-tout. Nous nous » perſuadons qu'aucun ne voudra s'y » expoſer; que chacun, au contraire, » tâchera de ſe ſignaler par une louable ardeur, dans une occaſion ſi » preſſante, dans la confiance que » Dieu fera réuſſir le tout au bien & » à l'avantage de la Patrie, à la gloire » immortelle de tous ceux qui l'auront fidèlement ſervie. Je prie Dieu » de vous prendre en ſa ſainte protection & tous ceux qui ſont avec » vous ».

Ruiter fit au Prince la réponſe ſuivante:

« Séréniſſime Prince,

» Après avoir envoyé, environ » ſur le midi, ma derniere écrite à » Votre Alteſſe, j'ai reçu vers le » ſoir la ſienne, par laquelle il lui

» plaît de nous exhorter à faire notre
» devoir pour le ſervice de la Patrie.
» J'en ſuis infiniment redevable à
» Votre Alteſſe. J'en informerai de-
» main, ſans faute, les Officiers Gé-
» néraux & ſubalternes de l'armée,
» afin que nous puiſſions nous com-
» porter tous enſemble de maniere
» que nous ſoyons en état de répon-
» dre de notre conduite devant Dieu,
» devant Votre Alteſſe, & devant
» toute la Chrétienté: elle ſe peut fier
» là-deſſus, ainſi que je fais en ſa pa-
» role à elle-même, lorſqu'elle m'aſ-
» ſure que le Lieutenant-Amiral
» Tromp s'accordera & vivra avec
» moi & les autres Membres du
» Conſeil de guerre, dans la même
» confiance & la même union que
» nous vivons préſentement avec les
» autres. Pour lors je puis me flatter

» de l'eſpérance que toutes nos en-
» trepriſes auront un bon ſuccès &
» une heureuſe iſſue, ſous la protec-
» tion de Dieu, étant avec tout le
» reſpect imaginable », &c.

Le Prince lui récrivit de la maniere ſuivante :

« Noble, Equitable, Vaillant,
» Bien-Aimé, Incomparable,

» La vôtre, du 24 de ce mois,
» Nous a été rendue, & nous avons
» été bien aiſe d'apprendre les choſes
» dont elle fait mention. Quant au
» ſentiment du Vice-Amiral Evertsz,
» qui eſt que le Vice-Amiral & le
» Contre-Amiral de Zélande doivent
» précéder en rang ceux du Collége
» de l'Amirauté d'Amſterdam, nous
» jugeons à propos que, ſans préju-
» dice au droit de perſonne, les

» choſes ſeront laiſſées préſentement » dans le même ordre qu'elles ont » été obſervées, il y a quelque tems, » ſur quoi vous pourrez vous regler. » D'ailleurs, Nous avons recom- » mandé très-ſoigneuſement au Lieu- » tenant-Amiral Tromp de recevoir » vos ordres avec le reſpect & l'o- » béiſſance qu'il appartient, ainſi » qu'il nous l'a promis. Nous nous » perſuadons qu'il s'acquittera digne- » ment de ce devoir, & que le tout » tendra à une bonne & ſalutaire fin » pour le ſervice de l'Etat & la » conjoncture préſente. Je vous re- » commande en la protection de » Dieu », &c.

Pour hâter le départ de la flotte, on avoit propoſé à Ruiter de tirer quelques matelots des vaiſſeaux qui étoient le mieux pourvus d'équipages,

de les faire paſſer ſur ceux qui en étoient mal pourvus; mais il s'y étoit oppoſé, diſant qu'une armée navale étoit plus forte & combattoit mieux avec un nombre de vaiſſeaux peu conſidérable, mais bien pourvus d'équipages & de tout ce qui leur étoit néceſſaire, qu'un plus grand nombre mal équippé qui ne ſervoit qu'à embarraſſer dans une action.

Il preſſa ſa marche le plus qu'il lui fut poſſible, afin d'exécuter un projet que les Etats-Généraux avoient formé. On avoit rempli pluſieurs vaiſſeaux d'un leſt fort peſant; on avoit ordonné à Ruiter d'aller les enfoncer dans la Tamiſe, pour la fermer & y retenir toute la flotte d'Angleterre; mais il fut arrêté par les vents & la tempête: l'armée navale d'Angleterre ſortit & joignit celle de

France; ainſi le projet qu'on avoit formé en Hollande ne put être exécuté.

Les deux flottes combinées allerent à la rencontre de celle de Hollande, qui les cherchoit; la joignirent le 7 de juin 1673, près des côtes de Zélande. L'armée d'Angleterre étoit compoſée de ſoixante vaiſſeaux de guerre, & de trente brûlots; celle de France de trente vaiſſeaux de guerre & de vingt-un brûlots, ce qui faiſoit cent quarante-une voiles. L'armée des Etats ne conſiſtoit qu'en cinquante-deux navires de guerre, douze frégates, quatorze yachts, & vingt-cinq brûlots, faiſant en tout cent trois voiles. Les Officiers & les matelots Hollandois, malgré la grande différence qui ſe trouvoit entre leur flotte & celle des ennemis, ſe regardoient comme plus forts

qu'eux : ils disoient que leur Général valoit seul une armée, & qu'ils aspiroient au moment de combattre.

Le Prince Robert qui montoit le *Royal Charles*, commandoit le corps de bataille des ennemis : il étoit composé de l'escadre rouge; le Comte d'Estrées avoit l'avant-garde avec l'escadre blanche, & Sprach avoit l'arriere-garde avec l'escadre bleue. L'avant-garde des Hollandois étoit commandée par Tromp, Ruiter étoit au centre, & Bankert à l'arriere-garde. A deux heures après midi, l'escadre du Comte d'Estrées s'engagea avec celle de Tromp, qui faisoit tous ses efforts pour gagner le vent, & crioit de toutes ses forces : AU LOF, AU LOF. Son escadre fit un feu si terrible sur l'avant-garde

des ennemis, qu'il la força de reculer. L'escadre de Ruiter ne tarda pas à s'engager avec celle du Prince Robert, & celle de Bankert avec celle de Sprach. Ruiter & Bankert percerent au travers de la flotte ennemie. Ruiter, qui montoit le vaisseau nommé les *Sept-Provinces*, faisoit un feu si terrible qu'il écartoit tout ce qui se présentoit devant lui. On assure qu'il dit à ceux qui étoient auprès de lui : *Je vois que les ennemis redoutent encore les Sept-Provinces.* Bankert perdit son mât de hune d'avant & son grand hunier, ce qui causa du désordre dans son escadre. Ruiter, qui avoit toujours l'œil par-tout, s'en apperçut, alla à lui, rétablit l'ordre dans son escadre, & le combat continua avec une égale fureur de part & d'autre. Ruiter, ne voyant

point l'escadre de Tromp, eut peur qu'elle ne fût trop engagée avec les ennemis; il se hâta d'aller la chercher & la joignit sur les six heures du soir. Cette opération se fit avec tant d'ordre, de prudence & d'adresse, que les ennemis dirent eux-mêmes qu'il n'y avoit au monde que Ruiter qui pût faire une pareille jonction d'escadres & de forces, à la vue d'une armée ennemie, & malgré les efforts qu'elle faisoit pour l'en empêcher.

Lorsque Ruiter joignit Tromp, il le trouva entre le Prince Robert & une autre escadre ennemie. Il étoit si pressé qu'il tournoit les yeux de tous côtés pour voir si Ruiter ne venoit pas à son secours. Dès qu'il l'apperçut, il cria à ses équipages qui étoient tout fatigués & près de succomber : *Amis, voici le bon pere*, (c'est ainsi que les

matelots nommoient Ruiter), *qui vient nous ſecourir. Non, je ne l'abandonnerai auſſi jamais, tant que je vivrai.* Ruiter écarta les ennemis qui attaquoient Tromp de tous côtés & l'avoient déjà forcé de changer deux fois de vaiſſeau. Les Hollandois preſſerent les Anglois ſi vivement, que ceux-ci ſe trouverent au ſoir à plus d'une lieue de l'endroit où ils étoient au commencement du combat. Enfin; ſur les dix heures du ſoir, la nuit devint ſi obſcure, que les deux armées furent obligées de ſe ſéparer. Toutes les relations annoncerent qu'on avoit vu dans cette action des prodiges de valeur, de part & d'autre, & principalement du côté des Hollandois, dont le nombre étoit beaucoup inférieur à celui des ennemis. Le Comte d'Eſtrées, qui com-

mandoit l'armée Françoiſe, dit dans la relation qu'il envoya à M. de Seignelai : *Je voudrois, de tout mon cœur, payer de ma vie la gloire d'avoir fait d'auſſi belles actions & d'avoir marqué autant de courage & de prudence que Ruiter l'a fait dans ce combat naval.* Cet éloge fait autant d'honneur à celui qui le donne, qu'à celui qui en eſt l'objet : il montre juſqu'à quel point M. le Comte d'Eſtrées pouſſoit le deſir d'acquérir de la gloire, & c'eſt ce deſir qui fait les Héros.

Le lendemain, le ſoleil, en paroiſſant, montra les horreurs de ce terrible combat. La mer étoit couverte de corps morts, de membres épars qui flottoient au milieu des débris des vaiſſeaux. Ici l'on voyoit des mâts fracaſſés, des voiles déchirées,

des cordages tout coupés, des vergues brisées; là des mâts immobiles annonçoient que plusieurs vaisseaux étoient engloutis dans la mer avec les soldats & les matelots qu'ils portoient.

Les Anglois assurerent dans leurs papiers publics qu'ils avoient remporté la victoire: mais, de l'aveu des François mêmes, ils perdirent neuf à dix brûlots, trois ou quatre vaisseaux de guerre, & se retirerent après la bataille à deux lieues au large. Les Hollandois, de leur côté, ne perdirent en tout que cinq ou six brûlots; ils resterent toute la nuit & le jour suivant dans l'endroit où le combat s'étoit livré. D'ailleurs le projet des Anglois étoit de faire une descente en Hollande ou en Zélande, & de détruire les forces navales des

Provinces-Unies. Les Hollandois, de leur côté, ne cherchoient qu'à se défendre & à garantir leurs côtes. Ceux-ci réussirent dans leur projet, & les autres échouerent dans le leur.

Ruiter se hâta d'envoyer au Prince d'Orange & aux Etats le détail du combat; les pria de lui fournir de la poudre, des boulets & d'autres munitions dont il avoit besoin: il reçut bientôt ce qu'il demandoit, avec des réponses qui exprimoient toute la reconnoissance qui étoit due à ses importans services. Il fit promptement radouber ses vaisseaux, & alla chercher les ennemis. Il les joignit le 14 de juin, sur les quatre heures après midi; les avant-gardes des deux armées engagerent le combat. Ruiter avança sur le Prince Robert; Bankert se trouva aux prises avec le

Comte d'Eſtrées, & l'on combattit avec un courage égal de part & d'autre. Ruiter faiſoit un feu terrible ſur les ennemis qui l'environnoient de toutes parts, & dirigeoient tous leurs coups ſur lui. Son fils, Engel de Ruiter, étoit ſur un vaiſſeau à côté du ſien, ſuivoit ſon exemple, bravoit, comme lui, les dangers, & accabloit ceux qui vouloient lui réſiſter. On combattoit avec tant de fureur que la nuit étoit avancée lorſque les deux flottes ſe ſéparerent. Les Anglois & les François ſe retirerent vers la Tamiſe, & les Hollandois reſterent ſur leurs côtes pour obſerver les mouvemens des ennemis, & s'oppoſer aux entrepriſes qu'ils pourroient faire. Le Prince d'Orange écrivit à Ruiter une lettre dont voici la traduction:

« Noble & Très-Cher, &c.

» Nous avons appris avec une
» grande ſatisfaction, de quelle ma-
» niere il a plu à Dieu de bénir les
» armes de l'Etat ſous votre condui-
» te, dans la rencontre que vous avez
» eue avec l'armée de France & d'An-
» gleterre, où vous avez continué de
» donner des preuves de votre pru-
» dence & de votre valeur, & nous
» vous aſſurons que de ſi grands ſervi-
» ces ſeront reconnus de l'Etat & de
» nous en toutes occaſions. On a eſ-
» timé néceſſaire de vous envoyer les
» Conſeillers des différentes Amirau-
» tés, pour vous communiquer nos
» vues au ſujet des prochaines opéra-
» tions de l'armée navale, & de
» quelle maniere nous avons réſolu
» qu'elle agiſſe. Vous leur donnerez

» donc une entiere créance, lorſ-
» qu'ils vous déclareront ce que nous
» leur avons preſcrit, & vous vous
» conformerez à ce qu'ils vous diront
» touchant les deſſeins que nous
» avons formés, & leur exécution.
» Nous prions Dieu qu'il daigne les
» accompagner de ſa favorable aſſiſ-
» tance, & vous tenir en ſa ſainte
» garde. A la Haye, le 19 juin
» 1673.

» Votre affectionné ami,

» G. H. PRINCE D'ORANGE ».

Les Etats-Généraux firent radouber les vaiſſeaux qui avoient été endommagés dans les deux derniers combats. On hâta les travaux néceſſaires à ceux que l'on conſtruiſoit; on completta les équipages: on mit

à la mer & on alla ſur les côtes d'Angleterre, dans l'intention d'attaquer encore les deux flottes combinées. Les ennemis, de leur côté, hâterent les préparatifs qu'ils crurent néceſſaires pour remplir les deſſeins qu'ils avoient formés contre la Hollande. Ils avoient équippé une flotte de cent huit vaiſſeaux de guerre & frégates, de vingt-quatre brûlots, outre les yachts & les quaîches, & embarqué ſur de petits bâtimens une quantité conſidérable d'infanterie & de cavalerie, ſous les ordres du Comte de Schomberg. Ces petits bâtimens chargés de troupes devoient aborder à la côte de Hollande, pendant que les deux flottes ſeroient occupées à combattre & y mettre tout à feu & à ſang. Ruiter fut informé de ce projet & prit toutes les meſures qu'il

crut néceſſaires pour le faire échouer. Il alla ſe poſter à Schooneveldt; envoya pluſieurs bâtimens à la découverte, avec ordre d'examiner les mouvemens des ennemis & de l'en avertir. Il mit, en même-tems, un nombre aſſez conſidérable de frégates qui avoient ordre d'attaquer les vaiſſeaux de tranſport qui chercheroient à aborder aux côtes de Hollande pendant le combat.

Le 12 août, le Prince d'Orange ſe rendit à l'armée navale dans une barque de pêcheur, portant pavillon. A ſon arrivée, on le ſalua de treize coups de canon : on vit la joie ſe répandre ſur tous les viſages tant des Officiers que des matelots, & l'on entendit toute l'armée crier, à pluſieurs repriſes, *vive le Prince*. Si-tôt qu'il fut arrivé au bord de Ruiter,

on aſſembla le Conſeil de guerre, & le Prince demanda ce qu'il falloit faire pour ſauver des vaiſſeaux richement chargés qu'on attendoit des Indes Orientales, & les empêcher de donner dans la flotte ennemie qui étoit poſtée proche du Vlie & du Texel. Tous les Officiers qui compoſoient le Conſeil dirent, d'une voix unanime, qu'il falloit aller aux ennemis; les attaquer avec tout l'avantage qu'il ſeroit poſſible de ménager; les chaſſer loin des côtes & des ports des Provinces-Unies, afin de rendre la navigation libre & sûre pour les vaiſſeaux des Indes. Le Prince approuva ce projet, & dit qu'il étoit conforme à celui des Etats-Généraux. Il exhorta enſuite les Officiers à s'acquiter de leur devoir. On fit monter tout l'équipage du

vaisseau sur le tillac : le Prince d'Orange, Ruiter & les autres Officiers se placerent sur le demi-pont ; les matelots & les soldats se rangerent autour d'eux, & ceux qui ne trouvoient pas de place grimpoient le long des cordages, pour voir le Prince & entendre ce qu'on vouloit leur dire. Ruiter éleva la voix & leur tint ce langage : « Amis, il faut en-
» core en venir aux mains & livrer
» un troisiéme combat. Vous m'avez
» deux fois secondé avec zèle & cou-
» rage, & je ne doute pas que vous
» ne le fassiez encore. N'êtes-vous
» pas tous en général, & chacun en
» particulier, disposés à vous acquit-
» ter de ce que votre honneur & vo-
» tre devoir demandent, & à vous
» comporter en braves gens jusqu'à
» la mort ? Son Altesse, qui est ici

» préſente, vous aſſure qu'elle aura » autant ſoin de faire punir les lâches » que de récompenſer ceux qui au- » ront ſignalé leur courage ». Le Prince marqua, par un ſigne, qu'il approuvoit ce que le Général venoit de dire. Tout l'équipage cria : *Vive le Prince d'Orange*, & la plupart des matelots firent ſauter leurs bonnets au-deſſus de leur tête en ſigne d'applaudiſſement. Le Prince retourna auſſi-tôt à terre, & l'armée mit à la voile : elle conſiſtoit alors en ſoixante-quinze vaiſſeaux & frégates, & vingt-cinq brûlots, dix-huit yachts. Il y avoit quatre mille trois cens douze piéces de canon, dix-ſept mille quatre cens cinquante-deux matelots, deux mille cinq cens quatre-vingt-deux ſoldats. Peu de tems après elle fut renforcée de cent

ſoixante-cinq ſoldats, & de cent ſoixante-dix-ſept matelots qu'on diſtribua ſur les vaiſſeaux dont les équipages n'étoient pas complets. Un des vaiſſeaux des Indes Orientales qui s'étoit ſéparé des autres, tomba au milieu de la flotte ennemie, & fut pris par la Vigerie, Capitaine François.

Les Etats-Généraux, craignant que le reſte de la flotte des Indes ne fût enlevé par les ennemis, envoya ordre à Ruiter de livrer bataille. En conſéquence, il avança ſur les deux flottes combinées, qui étoient proche du Texel: elles allerent à ſa rencontre, & le combat commença le 21 d'août 1673, à neuf heures du matin, proche de Kykduin, & du Helder. La flotte combinée étoit de cent cinquante voiles, parmi leſquels il

il y avoit cent quatre, tant navires de guerre que frégates. Bankert, qui commandoit l'avant-garde, attaqua celle des ennemis, à la tête de laquelle étoit le Comte d'Eſtrées. Ruiter, qui étoit au centre, s'engagea avec l'eſcadre du Prince Robert qui étoit au milieu des flottes combinées, & Tromp, qui avoit l'arriere-garde, en vint aux priſes avec le Vice-Amiral Sprach. Le combat devint furieux à la tête, au centre & à la queue. Les François firent tous leurs efforts pour brûler le vaiſſeau du Lieutenant-Amiral Bankert qu'ils avoient ſéparé, avec quelques autres, du reſte de la flotte; mais il trouva moyen de la rejoindre. Pendant ce tems, Ruiter & le Prince Robert faiſoient un feu terrible l'un ſur l'autre.

Comme la bataille ſe donnoit près des côtes de Hollande, le bruit du canon avertit les Hollandois que leur flotte étoit aux priſes avec celle des ennemis. A l'inſtant on ouvrit les temples, & les peuples y coururent avec empreſſement, pour implorer la protection de l'Eternel. Le ſon des cloches annonçoit le malheur dont on étoit menacé ; invitoit chaque citoyen à oublier ſes affaires particulieres, pour s'occuper de la calamité publique, & à venir demander au maître des deſtinées ſon bouclier contre les coups qu'on vouloit porter à la République.

Cependant le combat continuoit avec une égale fureur, & la victoire chanceloit. Ruiter preſſoit ſi vivement le Prince Robert, qu'il le força de demander du ſecours par les

ſignaux. Tromp s'étoit tellement avancé au nord avec ſon eſcadre & la bleue des ennemis, qu'on ne les voyoit plus. Ruiter, craignant qu'il n'eût beſoin de ſecours, fit vent arriere avec ſon eſcadre & celle de Bankert qui l'avoit joint; avança du côté où il entendoit tirer Tromp & le Vice-Amiral Sprach qui étoient aux priſes. Le Prince Robert, ayant apperçu cette manœuvre, & ayant autant d'inquiétude pour Sprach que Ruiter en avoit pour Tromp, revira avec ſon eſcadre, & courut le même bord que les Hollandois: le Comte d'Eſtrées le ſuivit de l'arriere. Il y avoit déjà trois heures & demie que Tromp, qui montoit le *Lion d'or*, & Sprach qui montoit le *Prince Royal*, étoient à côté l'un de l'autre ſans manœuvrer les voiles & faiſoient

un feu continuel du canon & de la mousqueterie. Il arriva à Tromp une chose qui paroît aussi impossible qu'elle est véritable, c'est que de quatre cens soixante-dix hommes qui étoient à bord du *Lion d'or*, exposés à de si grands périls & pendant tant de tems, il n'y en eut pas un seul blessé. Gérard Brandt, Historien de Ruiter, dit page 608 de l'édition *in-folio*, 1698 : « Ce n'est » point sur de faux bruits que j'a» vance ce fait ; je l'ai appris de gens » dignes de foi qui ont entendu plu» sieurs fois le Lieutenant-Amiral » Tromp, & d'autres témoins ocu» laires en faire le récit. La plupart » des boulets ne portoient point & » passoient par-dessus les vaisseaux ». Il ajoute : « Ce n'est pas avec une » moindre certitude que je puis

» assurer que le Général Ruiter com-
» battit avec un bonheur tout ex-
» traordinaire ; & qu'il eut très-peu
» de morts & de blessés. Plusieurs
» Officiers & matelots disent qu'il
» sembloit que les boulets ne fai-
» soient que bondir contre son vais-
» seau. Il est constant qu'au plus fort
» du combat, on l'entendit dire à
» quelqu'un : *Je vous prie de pren-*
» *dre garde à ce qui se passe. Regar-*
» *dez comme volent les boulets, &*
» *écoutez comme ils siflent, & ce-*
» *pendant tous nos agrêts sont en-*
» *core en état, & presque tout l'é-*
» *quipage est sain & sauf* ».

Tromp força enfin Sprach de prendre chasse : il le poursuivit ; le joignit ; cribla toutes ses voiles ; abattit la plupart de ses mâts & de ses vergues ; lui tua près de quatre cens

hommes, & en blessa plus de trois cens, ce que Tromp apprit dans la suite par le Comte d'Asserey, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Sprach. Les Anglois envoyerent une multitude de brûlots sur le *Lion d'or;* mais ils furent tous détournés. Enfin les Anglois dirigerent tous leurs coups sur ce terrible vaisseau; abattirent presque tous ses mâts; le percerent en tant d'endroits, qu'on fut obligé de le séparer de l'armée & de le remorquer. Tromp passa à bord d'un autre vaisseau, y fit arborer pavillon d'Amiral, & continua de se tenir aux flancs du *Prince Royal*, que montoit Sprach & qui se trouva aussi obligé d'en changer. Le vaisseau que ce dernier venoit de monter fut si maltraité, qu'il fut encore forcé de l'abandonner. Il se jetta dans un

canot pour se rendre à bord du *Royal Charles;* mais un brûlot donna dans le canot, le fracassa & le fit couler bas avec tous ceux qui étoient dedans. Ainsi périt ce brave Vice-Amiral Anglois, qui, par son courage & la douceur de son caractere, s'étoit acquis l'estime & l'amitié de tout le monde: il fut regretté des ennemis mêmes.

Le combat duroit encore entre l'escadre de Tromp & celle de Sprach, lorsque Ruiter arriva. Le Prince Robert, qui le suivoit de près, ne tarda pas à paroître. Alors il se livra encore un combat furieux. La mer retentissoit des coups de canon qui se succédoient rapidement, & partoient souvent ensemble : les flammes pénétroient à travers l'épaisseur de la fumée, comme l'éclair qui

paſſe au travers des ténebres ; les boulets, les chevilles de fer, les mitrailles, les balles, les éclats de bois voloient ſans ceſſe de tous côtés. Ce combat terrible dura juſqu'à la nuit : les flottes combinées ſe retirerent ſur les côtes d'Angleterre, & celle de Hollande reſta près des ſiennes. Les Hollandois perdirent dans ce dernier combat deux Vice-Amiraux, quatre Capitaines, du nombre deſquels étoit Jean Gelder, gendre de Ruiter : pluſieurs autres Officiers furent dangereuſement bleſſés. Aucun de leurs vaiſſeaux ne fut pris ; mais il y en eut beaucoup de fort maltraités. La perte fut plus conſidérable du côté des Anglois. Le Vice-Amiral Sprach périt, comme on l'a vu : pluſieurs Officiers de marque furent tués avec un nombre conſidérable de matelots

& de ſoldats. Deux de leurs vaiſſeaux de guerre furent coulés bas, & pluſieurs autres furent brûlés ; la perte des François ne fut pas ſi conſidérable. Les deux flottes combinées ſe retirerent dans leurs ports.

Après la bataille, Ruiter aſſembla les Lieutenans-Amiraux Bankert, Van-Nès & Tromp, pour nommer des Vice-Amiraux à la place de ceux qui avoient été tués. Dans la promotion qu'on fit alors, Engel de Ruiter, fils du Général, fut élu Contre-Amiral d'Amſterdam, ce qui fut confirmé par le Prince d'Orange. Les Hollandois, ne voyant plus de vaiſſeaux ennemis, allerent mouiller entre le Texel & le Vlie, d'où l'on envoya les bleſſés à terre.

La ſatisfaction que Ruiter goûtoit d'avoir ſauvé ſa Patrie, étoit troublée

par la perte de ſon gendre, le Capitaine *Jean Paulusz Van-Gelder* qui avoit été tué dans le dernier combat : il l'eſtimoit beaucoup à cauſe de ſon mérite. Ce grand homme ſut cependant calmer ſa douleur par ſa fermeté. Il diſoit à ceux qui le plaignoient ſur ſa perte : *Je ſais que ce ſont les fruits de la guerre ; que je dois me ſoumettre à la volonté de Dieu. C'étoit aujourd'hui ſon tour ; ce ſera, peut-être, le mien demain.* Voyant qu'il ſe trouvoit obligé de paſſer ſa vie au milieu des dangers, il avoit continuellement la mort devant les yeux, & tâchoit de ſe préparer à une heureuſe fin. Il liſoit ſouvent un Ouvrage intitulé : *Les Conſolations de l'Ame fidele contre les frayeurs de la mort.*

Les Etats, inſtruits du ſuccès de

la bataille, déciderent qu'il falloit envoyer à l'armée navale des munitions de toute eſpece, pour qu'elle tînt la mer pendant quelque tems, & la rendît entiérement libre aux vaiſſeaux qu'on attendoit des Indes Orientales: mais il n'en arriva que deux: les Anglois en avoient pris quatre près de l'île Sainte-Hélene.

Ruiter, voyant que la ſaiſon étoit trop avancée pour tenir la mer avec ſa flotte, réſolut de la faire rentrer dans les ports. Le 23 de ſeptembre il donna le ſignal du départ, & chacun prit la route du hâvre où il devoit ſe retirer. Le lendemain il arriva à Hellevœtsluis, & ſe rendit le 27 à la Haye, où, ſelon l'uſage, ſe tenoit l'aſſemblée des Etats-Généraux. Il étoit accompagné des Lieutenans-Amiraux Van-Nès & Tromp. Voici

la traduction du regiſtre des réſolutions de Leurs Hautes Puiſſances (*).
« Les Lieutenans-Amiraux de Ruiter, Van-Nès & Tromp, ayant
» comparu à l'aſſemblée, pris leur
» ſéance ordinaire & étant demeurés
» couverts, ont fait devant Leurs
» Hautes Puiſſances un rapport ſommaire de leur derniere expédition.
» Sur quoi ayant été délibéré, le
» ſieur Pompe, Préſident de l'aſſemblée, a remercié les ſieurs Lieutenans-Amiraux de Ruiter, Van-Nès & Tromp, au nom & de la
» part de Leurs Hautes Puiſſances,
» & déclaré qu'elles ſont très-ſatis-

(*) Extrait du regiſtre des réſolutions de Leurs Hautes Puiſſances les Seigneurs Etats-Généraux des Provinces-Unies, le mercredi 27 ſeptembre 1673, à quatre heures & demie du ſoir.

» faites de leurs ſervices, de leur
» conduite, de leur courage, enfin
» de la maniere dont ils ſe ſont com-
» portés dans les trois dernieres ba-
» tailles, données, depuis peu, en-
» tre l'armée navale & celle de deux
» puiſſans Rois, celui de France &
» celui d'Angleterre, les 7, 14 de
» juin, & 21 d'août dernier; en ou-
» tre il a recommandé auxdits Lieu-
» tenans-Amiraux de continuer à
» montrer le même zèle & la même
» valeur dans toutes les occaſions
» qui pourront ſe préſenter ».

Les Etats de Hollande accorderent une rente perpétuelle à Ruiter, & lui en donnerent le brevet qui étoit, à-peu-près, conçu en ces termes :

» Les Etats de Hollande & de
» Oueſt-Friſe.

» A tous ceux qui ces préſentes
» verront : Salut. Savoir faiſons que
» voulant reconnoître la valeur, le
» courage, le zèle & la bonne con-
» duite avec laquelle le ſieur Michel
» de Ruiter, Lieutenant-Amiral de
» Hollande & de Oueſt-Friſe, en
» qualité de commandant en chef
» de l'armée navale de cet Etat,
» ſous la direction de Son Alteſſe le
» Seigneur Prince d'Orange, Amiral
» Général des Provinces-Unies, a
» attaqué & combattu, avec ladite
» armée navale, en trois diverſes ba-
» tailles, pendant l'expédition mari-
» time de cette année 1673, les deux
» armées ennemies des Rois de Fran-
» ce & de la Grande-Bretagne jointes

» ensemble, lesquelles il a, par la
» bénédiction de Dieu, tellement
» maltraitées que les desseins des sus-
» dits Rois contre cet Etat ont été
» entiérement dissipés. Comme nous
» avons résolu & statué de donner à
» perpétuité audit Lieutenant-Amiral
» de Ruiter, à ses héritiers, succes-
» seurs & ayant-cause après lui, ou
» à ceux qui auront été par lui ou
» par eux substitués en leurs droits;
» une rente annuelle & perpétuelle
» de deux cens quarante livres, à
» quarante gros la livre (*), ainsi
» que par ces présentes créons, don-
» nons, assignons & constituons la
» susdite rente de deux cens quaran-
» te livres par an au profit dudit

(*) Cette somme faisoit, à peu-près, celle de 2240 liv. monnoie de France.

» sieur de Ruiter, ses héritiers, suc-
» cesseurs & ayant-cause après lui,
» ou à ceux qui auront cession de
» leurs droits; & ce en reconnois-
» sance comme dessus. Promettant
» de payer, tous les ans, ladite rente
» à deux termes, dont le premier
» écherra le 23 de mars 1674, &
» l'autre le 23 de septembre suivant,
» à continuer à l'avenir de terme en
» terme par demi-année. Enjoignons
» & ordonnons au Receveur général
» de notredit pays, étant à présent
» en charge, & à ceux qui y seront
» ci-après, de payer, faire payer irré-
» vocablement la susdite somme,
» aux termes susdits, sur la quittance
» de ceux qui auront droit de tou-
» cher. En foi de quoi nous avons
» fait ici apposer notre grand Sceau,
» & fait signer la présente par trois

» de nos Conſeillers députés, & par » notre Secrétaire. Fait à la Haye le » 23 de ſeptembre 1673 ». Cette penſion perpétuelle qu'on accordoit à Ruiter étoit bien glorieuſe pour lui. Elle faiſoit un témoignage authentique des ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie, & de la reconnoiſſance qu'elle lui en marquoit.

La République de Hollande eſſuya, dans ce tems, les viciſſitudes les plus étonnantes. Les Rois de France & d'Angleterre qui avoient été ſes alliés & l'avoient défendue contre l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, chefs de la Maiſon d'Autriche, étoient enſuite devenus pour elle des ennemis implacables : ils ſe propoſoient de la détruire & l'attaquoient de toutes parts. Déjà les François avoient envahi une partie de ſes

poſſeſſions & menaçoient le reſte ; les Anglois s'étoient joints à eux, &, pour hâter ſa perte, vouloient l'attaquer auſſi par mer & par terre. L'Empereur & le Roi d'Eſpagne, devenus depuis ſes alliés, la ſecoururent & la conſerverent. L'Empereur lui envoya des troupes qui forcerent les François à évacuer les places dont ils s'étoient rendus maîtres ; le Roi d'Eſpagne fut médiateur entr'elle & l'Angleterre ; engagea cette derniere Puiſſance à conclure la paix avec cette République le 19 février 1674.

La paix n'étant pas faite avec la France, on crut qu'il étoit néceſſaire de tenir la Marine en état de réſiſter à cette Puiſſance formidable : on en confia encore le ſoin à Ruiter, & le Prince d'Orange le nomma ſon

Lieutenant-Amiral-Général de Hollande; lui en donna la commiſſion datée du 21 février 1674. Ruiter prêta ſerment de fidélité entre les mains du Prince le 27 de ce mois.

Le même jour, il préſenta au Prince un mémoire par lequel il lui conſeilloit de faire promptement équipper une forte eſcadre de vaiſſeaux de guerre pour tâcher de s'emparer de la Guadeloupe, de la Grenade & des autres Antilles qui appartenoient aux François. Il annonça que les ſujets de la République en pourroient tirer un grand avantage par le commerce qu'ils y feroient; marqua, en même-tems, le nombre des vaiſſeaux de guerre, de frégates, de brûlots, de flûtes, & celui des troupes qu'il croyoit néceſſaires pour cette expédition. L'exécution de cette

entreprise parut si avantageuse, qu'on résolut de la tenter. Leurs Hautes Puissances déciderent qu'on équipperoit & qu'on mettroit en mer dix-huit navires de guerre, montés, l'un portant l'autre, de soixante-six à quatre-vingt piéces de canon, & de quatre cens matelots ; de vingt-quatre autres montés de cinquante à soixante canons, & de trois cens matelots ; de douze montés de quarante à cinquante canons, & de deux cens matelots ; de douze frégates montées de trente à trente-six canons, & de cent trente matelots ; de dix-huit brûlots, dix-huit senaus, vingt-quatre flûtes, douze grandes galiottes & douze petites. Tous ces vaisseaux devoient être pourvus de vivres pour six mois, & les frais de l'armement devoient monter à 4955762 livres.

Lorſque cette flotte fut équippée, on en donna le commandement au Lieutenant-Amiral-Général. Il mit à la voile le 9 de mai; arriva devant la Martinique le 19 de juillet; le 20 il fit faire une deſcente du côté du fort Royal, mais qui n'étoit pas fortifié comme il l'eſt aujourd'hui. La hauteur ſur laquelle il eſt a environ dix-huit toiſes au-deſſus du niveau de la mer : il n'avoit alors pour fortifications qu'une double paliſſade & deux batteries à barbette, une pour défendre l'entrée du port, l'autre du côté de la rade : mais les François s'étoient mis en état de défenſe. Malgré les précautions que les Hollandois avoient priſes pour que leur projet contre les îles de l'Amérique ne fût pas connu, le Roi de France en fut inſtruit & prit des précautions

en conſéquence. Lorſque les Hollandois firent leur deſcente, ils perdirent tant de monde que Ruiter crut qu'il ſeroit imprudent de former l'attaque du fort, & fit rembarquer ſes troupes, mit à la voile pour retourner en Hollande, où il arriva au commencement d'octobre 1674. Le projet de Ruiter étoit bien concerté; mais on manqua de diſcrétion; les François furent avertis & ſe tinrent ſur leurs gardes. Peu de tems après deux Seigneurs Anglois, qui faiſoient alors leur ſéjour à la Haye, ſe rendirent à Amſterdam, inviterent Ruiter à manger chez eux, & lui propoſerent, de la part du Roi, de faire un voyage en Angleterre, lui aſſurant que Sa Majeſté Britannique deſiroit de le voir, & de lui marquer combien elle avoit conçu d'eſtime pour

lui. Ruiter répondit avec refpect à cette invitation ; pria ces Seigneurs Anglois de dire à Sa Majefté Britannique qu'il fentoit tout le prix de l'honneur qu'elle lui faifoit ; mais que fa fanté, détruite par les fatigues, ne lui permettoit pas de faire ce voyage. Le fafte & les grandeurs n'avoient point pour lui d'appas : il aimoit mieux refter à Amfterdam au milieu de fa famille qu'il chériffoit, que d'aller à la Cour d'un grand Roi. On a vu ci-deffus que le Roi d'Angleterre avoit fait Engel de Ruiter, fils du Lieutenant-Amiral-Général, Chevalier en 1668 : Sa Majefté Britannique lui en envoya des Lettres-Patentes dans lefquelles elle lui confirma cette dignité, & donna au pere les éloges les plus flateurs. Elles font fignées du 4 mars 1674.

On a vu dans la Vie de du Queſne que les Meſſinois s'étoient révoltés contre l'Eſpagne, & avoient appellé le Roi de France à leur ſecours. Le Monarque Eſpagnol, qui ſentoit combien il étoit intéreſſant pour lui de faire rentrer ces rébelles dans le devoir, pria les Etats-Généraux, ſes nouveaux alliés, d'envoyer une flotte dans la Méditerranée, & d'en donner le commandement à Ruiter qu'il regardoit comme le plus grand homme de mer qu'il y eût alors. On réſolut d'envoyer au ſecours des Eſpagnols dix-huit vaiſſeaux de guerre, ſix ſenaus, quatre brûlots & deux bâtimens de tranſport, tous commandés par le Général Ruiter. Lorſque ce Général vit la liſte des vaiſſeaux qu'on ſe propoſoit d'envoyer, il dit qu'il falloit augmenter le nombre

nombre de ceux de guerre ; que dix-huit ne feroient pas suffisans pour résister, dans les mers de Sicile, aux François qui étoient très-bons marins, principalement les Provençaux, & qui avoient de fort gros navires ; que d'ailleurs il comptoit fort peu sur les Espagnols ; qu'il étoit persuadé qu'en augmentant un peu le nombre des gros navires Hollandois, on réussiroit mieux qu'avec les armées des deux nations jointes ensemble. La plupart de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement prétendirent que l'armée navale seroit assez forte, soit qu'ils voulussent éviter les frais, soit qu'ils n'eussent pas une haute idée des François, ou qu'ils espérassent trop de leurs alliés. Un Conseiller de l'un des Colléges de l'Amirauté de Hollande,

s'entretenant un jour avec Ruiter ſur cet armement, & voyant qu'il avoit de la répugnance à aller en Sicile avec ſi peu de forces, lui dit: *Je ne crois pas, Monſieur, qu'étant dans un âge avancé, vous commenciez à devenir timide & à perdre courage.* Ruiter lui répondit: *Non, je ne commence pas à perdre courage; j'expoſe volontiers ma vie pour l'Etat; mais je ſuis fâché de voir que ceux qui le gouvernent expoſent ainſi ſon pavillon & ſon honneur.* Un autre jour, pluſieurs de ceux qui étoient de la Régence le prierent de vaincre ſa répugnance & de faire la campagne. Il leur dit: *Les Miniſtres de l'Etat ne doivent point me prier; ils doivent me commander. Si l'on m'ordonnoit d'aller en mer avec un ſeul pavillon, je ne le refuſerois*

pas. Je ſerai toujours prêt à haſarder ma vie par-tout où l'Etat voudra haſarder ſa banniere. Ses amis lui conſeillerent de refuſer entiérement d'entreprendre cette expédition avec ſi peu de forces. Il leur répondit qu'il ſe croyoit obligé d'exécuter les ordres des Etats.

Pendant qu'on faiſoit les préparatifs pour ſon embarquement, il fut attaqué d'une douleur terrible de dents, d'une colique violente & de la gravelle. On lui conſeilla de ſe ſervir de ce prétexte, qui étoit très-plauſible, pour ſe diſpenſer d'aller en mer, mais il répondit : *Je ferai encore cette campagne, quand même je ſerois obligé de me faire porter au vaiſſeau.* Cependant ſa ſanté ſe rétablit, & il ſe diſpoſa à partir. Il avoit un preſſentiment de ce qui

devoit lui arriver. On aſſure qu'en prenant congé d'un de ſes plus intimes amis, il lui dit : *Mon cher ami, je vous dis adieu & non pas ſimplement adieu, mais adieu pour jamais ; je ne crois pas revenir. Je ne finirai pas cette expédition : je périrai avant qu'elle ſoit achevée.* Lorſqu'il ſe ſépara de ſa femme, de ſa fille, de ſon gendre, & de ſes autres parens, on remarqua en eux une triſteſſe extraordinaire. Ses inquiétudes, qu'il ne pouvoit leur dérober, ſembloient leur annoncer des malheurs certains.

Enfin lorſque ſes préparatifs furent faits, le Prince d'Orange lui donna ſes inſtructions, où il lui étoit ordonné, entr'autres choſes, de ne pas employer plus de ſix mois dans ſon expédition, en y comprenant le

tems d'aller & de venir. Il mit à la voile le 3 de septembre 1675 ; arriva à Cadix le 26 : il fut obligé d'y rester plusieurs jours pour faire réparer son vaisseau. Il en partit le 7 d'octobre ; prit son cours vers le détroit de Gibraltar ; se rendit à la baye d'Alicante, & à Cagliari le 3 de décembre : le 21 il arriva à la rade de Melazzo, où il trouva un vaisseau de guerre Espagnol, & quatorze galeres. Le 3 de janvier 1676, on l'avertit que la flotte ennemie dirigeoit sa route sur la sienne : il mit promptement à la voile, pour aller à sa rencontre ; la joignit le 7 : mais il étoit tard ; la nuit empêcha les deux armées de combattre. A la pointe du jour, Ruiter vit les François qui couroient le même bord que lui. Les deux armées chercherent à

gagner le vent l'une ſur l'autre : celle de France y réuſſit. Sur les huit heures du matin, Ruiter examina la flotte contre laquelle il alloit combattre; la voyant compoſée de trente voiles, dont il y en avoit vingt de guerre, & le reſte compoſé de brûlots, de galiottes, &c. il fut déconcerté. On lui avoit aſſuré que la flotte Françoiſe qui venoit au ſecours de Meſſine n'étoit que de douze vaiſſeaux de guerre, de quelques bâtimens de charge qui portoient des vivres : d'ailleurs l'ennemi avoit gagné le vent ſur lui. Il ſentit cependant qu'il étoit impoſſible d'éviter le combat, & réſolut d'aller lui-même attaquer les ennemis. Sa flotte étoit compoſée, comme on l'a déjà vu, de dix-huit vaiſſeaux de guerre Hollandois & d'un Eſpagnol, de ſix frégates

légeres, de quatre brûlots, & de deux bâtimens de charge. Il la divisa en trois escadres, chacune de six navires de guerre & de quatre autres bâtimens; prit le commandement du corps de bataille, donna celui de la tête au Contre-Amiral Verschoor, & celui de la queue au Vice-Amiral Haan. Le vaisseau Espagnol, commandé par Mathieu de Laye, étoit joint au corps de bataille. Du Quesne, Lieutenant-Général des armées navales de France, commandoit la flotte ennemie: il divisa aussi son armée en trois escadres: se mit au centre, donna l'avant-garde au Marquis de Preuilli d'Humiéres, & l'arriere-garde à M. de Gabaret.

Ruiter se plaça de maniere que les ennemis ne pouvoient entrer dans le port de Messine, sans passer au

travers de la flotte Hollandoiſe. M. du Queſne qui n'aſpiroit pas moins que lui à livrer bataille, arriva ſur les Hollandois vers les neuf heures du matin, en ſi bon ordre, que Ruiter dit depuis qu'il n'en avoit jamais vu un meilleur. L'armée Hollandoiſe étoit entre Stromboli & Salino. Les vaiſſeaux qui ſe trouvoient le plus de l'avant s'engagerent & firent feu les uns ſur les autres. Alors les deux corps de bataille entrerent en action, & bientôt après les deux arriere-gardes. Les deux plus grands hommes de mer qu'il y eût alors ſont aux priſes : l'amour de leur Patrie, la rivalité les excitent l'un contre l'autre: ces deux Héros déploient les plus grands talens, le plus grand courage, & ſe font admirer de tous ceux qui les voient. Ruiter profite d'une

poſition avantageuſe où il ſe trouve, lâche toutes ſes bordées ſur ſon ennemi; du Queſne le ſerre & lui lâche toutes les ſiennes : la mêlée devient terrible; on s'engage de toutes parts; on fait un feu ſi épouvantable que Ruiter en eſt lui-même étonné. Il écrivit depuis aux Etats-Généraux que de ſa vie il ne s'étoit trouvé dans un combat plus terrible. Du Queſne commanda au Chevalier de Tourville, dont il connoiſſoit l'intrépidité, de conduire un brûlot ſur le vaiſſeau de Ruiter, à la faveur de l'épaiſſe fumée qui enveloppoit les deux flottes. Le Chevalier brava le feu des matelots de Ruiter, avança tout près de ſon vaiſſeau; mais l'Amiral Hollandois fit ſi à propos diriger ſon canon ſur lui, qu'il abattit ſon mât de hune, le mit hors d'état de

manœuvrer : les François y mirent le feu, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des ennemis. Un ſecond brûlot eſſuya le même ſort, & celui qui le conduiſoit fut tué. Un troiſiéme, que commandoit le Chevalier de la Galiſſonniere, fut coulé bas entre les lignes des deux armées. Du Queſne s'apperçut que Ruiter s'étoit laiſſé emporter par la chaleur du combat, & que ſon arriere-garde étoit fort éloignée de lui ; il donna ordre au Chevalier de Tourville d'aller ſur elle ; de l'enfermer entre quatre vaiſſeaux qu'il commandoit, & l'arriere-garde des François ; mais le calme qui ſurvint tout-à-coup empêcha que ce projet ne réuſsît. Les Hollandois diſent eux-mêmes dans la relation qu'ils ont donnée de cette bataille, que le Chevalier de Leri,

qui montoit un vaiſſeau de la diviſion de M. du Queſne, pénétra juſqu'au milieu de leur arriere-garde; tomba ſous le feu de quatre de leurs vaiſſeaux; ſe ſoûtint avec une fermeté admirable & rejoignit ſa flotte. Le combat dura juſqu'à quatre heures & demie du ſoir : la nuit le fit ceſſer.

Le lendemain Ruiter écrivit aux Etats; leur rendit compte de la bataille; leur annonça que tous leurs Officiers & leurs matelots avoient montré beaucoup de courage; que les ennemis l'avoient forcé lui-même à les admirer. Il paroît certain que les Hollandois perdirent plus de monde que les François : leur Contre-Amiral Nicolas Verschoor, qui commandoit l'avant-garde fut tué : un de leurs vaiſſeaux de guerre fut

coulé bas. Les deux armées s'écarterent & s'occuperent réciproquement à radouber leurs vaiſſeaux. Le Prince de Monteſarchio joignit l'armée Hollandoiſe avec dix vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, & un brûlot: M. d'Albermas joignit la flotte Françoiſe avec un pareil nombre de vaiſſeaux. L'armée de Hollande prit ſon cours vers le cap Melazzo; delà elle ſe rendit à Palerme pour réparer entiérement ſes vaiſſeaux & faire panſer ſes bleſſés.

M. du Queſne, croyant qu'il étoit plus important de porter du ſecours à Meſſine que de livrer un ſecond combat, qui pourroit ne ſervir encore qu'à faire périr des hommes, ſans avoir des ſuites avantageuſes, fit le tour de la Sicile, & entra dans Meſſine le 21 de janvier 1676.

Ruiter fit avertir le Prince de Montesarchio & le Vice-Roi, que les six mois qu'il devoit rester sur les parages de la Sicile étant près d'expirer, il se disposoit à reconduire sa flotte en Hollande. Le Vice-Roi se rendit à son bord, lui fit les instances les plus pressantes pour l'engager à rester; lui offrit une chaîne d'or très pesante & une médaille d'un très-grand prix. Ruiter la refusa, & lui dit: *Quand même on voudroit me donner la Sicile entiere, je ne resterois pas un seul jour au-delà du tems qui m'a été prescrit, sans en avoir reçu ordre de la part des Etats. Si on m'en fait voir un nouveau, je demeurerai.* Le Vice-Roi se retira, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui. Ruiter dit à son Pasteur, en riant: *Le Vice-Roi étoit embarrassé de sa*

chaîne d'or & de ſa médaille. Vous deviez les prendre. On aſſure que le Marquis de Villa-Franca lui offrit cent mille livres de la part du Roi d'Eſpagne, pour l'engager à reſter; qu'il les refuſa, & lui dit qu'il ne devoit pas rendre des ſervices contraires aux loix que lui impoſoit le devoir. Lorſque ſes préparatifs furent faits, il mit à la voile, alla à Naples. Le Marquis de Los-Velès, Vice-Roi de ce pays, ſe hâta de lui rendre viſite ſur ſon bord. Ruiter profita de cette conjoncture pour demander la liberté de vingt-trois Paſteurs, ou Miniſtres de Hongrie, qui avoient été arrêtés pour cauſe de religion, & ſervoient en qualité de forçats ſur les galeres de Naples, & de trois autres qui étoient ſur celles d'Eſpagne où on leur faiſoit eſſuyer le plus terrible

traitement. Il tint ce langage au Vice-Roi : « On a écrit plusieurs fois à » Votre Excellence, pour la prier de » mettre en liberté les Pasteurs de » Hongrie qui sont aux galeres. Je » sais qu'on a un peu relâché leurs » chaînes, mais elles ne sont pas » brisées. Je demande, encore une » fois, cette faveur à Votre Excel- » lence. Je ne vois pas que ces gens- » là aient mérité un pareil supplice. » Votre Excellence me fait l'honneur » de me témoigner que mon arrivée » lui est agréable ; de me donner des » marques d'estime & d'affection, » dont je suis très-satisfait ; mais je » la supplie de croire que rien n'est » à présent capable de me causer de » la joie. A quel plaisir pourrois-je » être sensible ? & comment veut-on » que je jouisse, avec satisfaction,

» des honneurs qu'on me fait, tan-
» dis que ces Pasteurs, mes très-chers
» freres, sont, en qualité de miséra-
» bles forçats, traités avec la derniere
» inhumanité ? Si Votre Excellence
» a véritablement des égards pour
» moi, & autant d'affection qu'elle
» m'en témoigne, elle peut m'en
» donner des preuves en délivrant
» ces infortunés des fers qui les acca-
» blent ». Ce discours fut prononcé
d'un ton si touchant, que tous ceux
qui l'entendirent verserent des lar-
mes. Le Vice-Roi lui répondit : « Il
» est vrai que j'ai reçu les lettres dont
» vous me parlez, & je les ai lues
» avec attention. J'ai moi-même
» du déplaisir de voir ces honnêtes
» gens réduits à la dure extrémité
» des galeres; mais vous savez que je
» dépends du Roi, mon Maître,

» dont je ne connois pas les inten-
» tions ſur ce ſujet, & n'étant pas
» muni d'un plein pouvoir à cet
» égard, je ne puis faire ce que je
» ſouhaiterois de tout mon cœur.
» D'ailleurs ce ſont les priſonniers
» de l'Empereur. J'ai regret que ce
» que vous me demandez ne ſoit pas
» en ma puiſſance, mais il eſt en
» celle du Roi mon Maître, & de Sa
» Majeſté Impériale, à qui il faudroit
» en écrire ». A cette réponſe, Ruiter prit un air de triſteſſe qui frappa le Vice-Roi, au point qu'il ajouta :
« Que pourroit-on refuſer à un auſſi
» grand homme que vous, qui êtes
» le conſervateur de ces pays, & à
» qui nous avons tant d'obligation ?
» Je les ferai donc délivrer pour l'a-
» mour de vous, mais à condition
» que vous les prendrez ſur vos

» vaiſſeaux, & que vous ne les ferez
» point aborder ſur les terres de la
» domination de mon Roi, ni de
» celle de l'Empereur, parce qu'il
» pourroit leur arriver encore pis. Il
» ne ſeroit pas alors en mon pouvoir
» de les protéger; & ce que je fais
» ici, je l'entreprends ſans ordre;
» mais je crois ſervir mon Roi en
» vous les donnant, quoique ce ſoit
» ſans ſa permiſſion. C'eſt même le
» ſeul motif qui m'oblige de vous
» accorder une choſe que vous me
» demandez avec tant d'ardeur. Oui,
» leur liberté vous eſt accordée ».
Ruiter remercia le Vice-Roi, & lui dit qu'il alloit dans le moment les envoyer chercher. Le Vice-Roi y conſentit, & peu après on les amena à ſon bord. L'état déplorable dans lequel ils parurent excita la compaſſion

de tous ceux qui étoient préſens. Ils remercierent Ruiter comme leur libérateur. Il leur dit : « C'eſt à Dieu » que vous devez rendre des actions » de grace ; pour moi je n'ai fait que » ce que mon devoir exigeoit ; mais » j'ai appris que vous n'étiez pas tous » des réformés, qu'il y avoit parmi » vous des Luthériens ». Ils lui dirent que cela étoit vrai. « Vous voyez, re- » pliqua-t-il, que les Papiſtes vous » regardent tous comme étant d'une » même religion, & qu'ils vous ont » tous également tourmentés. Auſſi, » dit un des réformés, avons-nous, » comme freres, porté une commune » croix, & partagé les aumônes » qu'on nous a faites ». Ruiter leur fit donner une ſomme ſuffiſante pour leurs vêtemens & leur ſubſiſtance ; les congédia, en leur diſant : « Allez

» donc en paix, & si vous retournez
» jamais dans votre pays, que cha-
» cun de vous fasse tous ses efforts
» envers les siens pour que vous vi-
» viez tous dans une parfaite union :
» ce sera le plus agréable remercî-
» ment que vous puissiez me faire ».
Ruiter est admirable dans toutes ses actions : à peine parle-t-il à ces Pasteurs du service qu'il leur a rendu, il ne songe qu'à les exhorter à vivre en union & en paix.

Le même jour qui étoit le 12 de février, il entra dans Naples, accompagné des Officiers Généraux & des Capitaines ; alla saluer le Vice-Roi qui lui fit le plus grand accueil, & lui envoya des rafraîchissemens de toute espece. Il lui fit présenter en même-tems, de la part du Roi, le portrait de ce Monarque, enchassé

dans de l'or émaillé, enrichi de diamans, dont il y en avoit huit fort gros, & d'un très-grand prix, avec une chaîne d'or, pour attacher le portrait sur l'estomac. On y ajouta un bassin d'argent & un bâton garni de diamans; enfin un sabre, dont la poignée étoit de corail. Il fit cependant ses préparatifs pour son départ; écrivit à Leurs Hautes Puissances; leur demanda leurs intentions sur le séjour qu'il devoit faire dans la mer de Sicile, & partit le 19 de février pour se rendre à Palerme, où il arriva le 23 du même mois, & fit radouber ses vaisseaux. Pendant qu'il y étoit occupé, dix navires de guerre Espagnols joignirent sa flotte, avec une patache & un brûlot. Dans le même tems, il reçut ordre des Etats-Généraux de rester encore six mois

dans la mer de Sicile, même plus, ſuivant les conjonctures. Le 20 de mars, la flotte Hollandoiſe & l'eſcadre d'Eſpagne firent voile vers Melazzo. Lorſqu'on y fut arrivé, on fit aſſembler les Officiers des deux nations, pour délibérer ſur les opérations qu'on devoit entreprendre, & l'on convint qu'il falloit attaquer Meſſine très-promptement par mer & par terre. Pour exécuter ce projet, on ſe hâta de partir, & on arriva devant Meſſine le 27 de mars. La nuit ſuivante on mit des ſentinelles entre l'armée & la ville, pour n'être pas ſurpris par une attaque ſubite. Ruiter, ayant examiné la poſition de Meſſine, jugea qu'il étoit impoſſible de l'attaquer par mer, parce que les ras de marée qui ſe trouvent dans le détroit du Fare, font ſouvent dériver les

vaiſſeaux, & les portent à plus de deux lieues, ſans qu'on puiſſe éviter cet inconvénient. D'ailleurs on apprit que l'armée de terre Eſpagnole qui vouloit aſſiéger la ville, avoit été battue par les François; que l'armée navale des derniers étoit ſortie du hâvre de Meſſine, & s'étoit poſtée ſous le canon des châteaux. Ruiter décida qu'il falloit mettre à la voile avec le flot, pour attirer les ennemis au large & leur livrer bataille. Ainſi on fit voile ſur le ſoir, & on avança pendant la nuit vers les côtes de la Calabre; mais les François reſterent dans leur poſition. Les Hollandois s'arrêterent à deux lieues & demie au ſud de Meſſine; y croiſerent juſqu'au mois d'avril, qu'ils partirent pour aller vers Auguſta, dans le deſſein de l'attaquer & de s'en rendre

maîtres. Ils y arriverent le 14 ; mais ils furent repoussés par la violence du vent, & ne purent entrer dans la baye que le 20. Voyant que l'ennemi étoit sur ses gardes, ils ne jugerent pas à propos de former l'attaque; d'ailleurs Ruiter reçut avis que la flotte Françoise étoit sortie de Messine. Il résolut d'aller la chercher & de lui livrer bataille ; leva promptement l'ancre; prit le large pendant la nuit. Le 21 d'avril il apperçut l'armée Françoise : elle étoit composée de trente vaisseaux de guerre, de trois frégates & de sept brûlots. Le Marquis d'Albermas, Chef d'escadre, commandoit l'avant-garde; M. du Quesne étoit au corps de bataille; le Marquis de Gabaret, aussi Chef d'escadre, commandoit l'arriere-garde. L'armée des Hollandois, à laquelle s'étoit

s'étoit jointe l'efcadre Efpagnole, montoit à vingt-fept vaiffeaux de guerre, fix frégates légeres, quatre brûlots & neuf galeres. Ruiter la divifa en deux efcadres, prit le commandement de l'avant-garde, mit le Vice-Amiral de Haan à l'arriere-garde; les Efpagnols, commandés par Don Francifco de la Cerda, fe mirent au centre.

Les deux armées, portant l'une fur l'autre, fe joignirent le 22 avril, vers les deux heures après midi. Ruiter arriva vent arriere fur les François, fit le fignal pour que chacun prît le pofte qui lui avoit été marqué. Il s'engagea avec l'avant-garde des François, & le combat commença à la vue du Montgibet. On fit un feu terrible de part & d'autre. Tandis que l'avant-garde des

Hollandois étoit aux prises avec celle des François, le corps de bataille, composé d'Espagnols, restoit si éloigné sous le vent, qu'aucun de ses coups ne portoit, quoiqu'il en tirât une très-grande quantité, ce qui fut cause que l'arriere-garde Hollandoise qui suivoit les Espagnols, tarda un peu à s'approcher. Ruiter, voyant que ce retard de la part des Espagnols le mettoit dans le cas d'être environné, ou coupé par les ennemis, prit le parti de les attendre, avec les voiles brassées sur le mât, & d'essuyer toutes les bordées des François qui passerent, en très-bon ordre, à son côté; mais il faisoit sur eux un feu si terrible qu'il les écartoit: c'étoit un lion rugissant qu'on n'osoit aborder. Les Espagnols arriverent enfin & attaquerent les François

avec un courage qui tenoit de la fureur. Il eſt certain qu'on entendit dire à un de leurs principaux Officiers: *Si la puiſſance de Dieu pouvoit s'acquérir par l'épée, elle ſeroit bientôt à moi.* Le combat devint terrible; tous les vaiſſeaux des deux armées vomiſſoient à la fois un feu épouvantable; le bruit du canon qu'on entendoit de pluſieurs lieues avertiſſoit que le fameux Ruiter & le grand du Queſne étoient aux priſes. La victoire, comme étonnée de leur ardeur à combattre, de leur habileté à commander, ne ſait de quel côté elle doit ſe tourner. Un boulet atteint Ruiter, lui emporte le devant du pié gauche, lui caſſe les deux os de la jambe droite, un peu au-deſſus de la cheville: il tombe & ſe bleſſe encore à la tête. On l'emporte promptement pour le

panſer. Les Hollandois, malgré le malheur arrivé à leur Général, continuent de combattre. On aſſure que Ruiter, oubliant ſes douleurs, crioit de deſſus ſon lit : *Courage, mes enfans, courage ;* & qu'il donnoit encore ſes ordres que Girard Kallembourg, ſon premier Capitaine, faiſoit exécuter. Sur le ſoir on l'avertit que cinq vaiſſeaux Hollandois étoient ſi maltraités qu'on auroit beaucoup de peine à les ſauver, que pluſieurs autres étoient tout déſemparés : il ordonna qu'on les remorquât & qu'on ſe retirât à Syracuſe. La nuit favoriſa la retraite des Hollandois. La flotte Françoiſe reſta toute la nuit dans l'endroit où le combat s'étoit donné, fit voile vers Syracuſe ſi-tôt que le jour parut, provoqua les Hollandois & les Eſpagnols au combat :

mais ils ne ſortirent pas du port : la plus grande partie de leurs vaiſſeaux étoient ſi maltraités, qu'ils ne pouvoient tenir la mer. On trouva que celui de Ruiter avoit reçu ſoixante-dix coups de canon dans le grand hunier, quarante-ſix dans le petit, plus de vingt dans la voile de perroquet d'artimon, pluſieurs coups de petits boulets d'une livre, & une quantité prodigieuſe de mitrailles.

Lorſque Ruiter fut arrivé à Syracuſe, il fit faire deux relations du combat ; en envoya une aux Etats-Généraux, l'autre au Prince d'Orange : il les ſigna toutes deux, & ce fut la derniere fois que ce grand homme écrivit. Le Roi d'Eſpagne, ignorant que Ruiter étoit bleſſé à mort, lui envoya le titre de Duc, & deux mille ducats de rente ſur le

premier fief en Italie qui se trouveroit dévolu à sa Couronne : mais lorsque ces récompenses arriverent, Ruiter n'étoit plus. Revenons à sa maladie. Lorsqu'on leva le premier appareil, on trouva ses plaies en assez bon état, & l'on ne désespéra pas de sa guérison, parce qu'il ne survenoit point de fiévre; d'ailleurs il supportoit son mal avec beaucoup de courage & de patience. Ses douleurs, quoique très-vives, ne l'empêchoient point de s'occuper du salut de l'armée. On l'entendit dire plusieurs fois, pendant le reste du combat où il fut blessé : « Seigneur, conserve l'armée de notre Etat, épargne, par ta grace, nos Officiers, nos soldats & nos matelots, qui supportent tant de fatigues & sont exposés à tant de périls pour un si petit

» gain. Inſpire-leur la force & le cou-
» rage, afin que, ſous ta bénédic-
» tion, nous puiſſions remporter la
» victoire. Seigneur, donne une fa-
» vorable iſſue à ton peuple pendant
» ma foibleſſe, comme tu as eu la
» bonté de l'accorder ci-devant pen-
» dant ma vigueur, afin qu'il paroiſſe
» que nous ne faiſons rien que par
» toi; que c'eſt toi ſeul qui fais tout,
» auſſi-bien avec un petit nombre
» qu'avec un plus grand ». Il paſſa
la premiere nuit aſſez tranquillement.
Ceux qui l'environnoient lui mar-
querent la peine que leur cauſoit
ſon état; il leur dit: « Ce qui ar-
» rive à ce miſérable corps impor-
» te peu, pourvu que l'ame, cette
» partie ſi précieuſe, ſoit ſauvée.
» Mes maux ne ſont rien au prix des
» douleurs infinies & de l'oppobre

» qu'a souffert Notre Sauveur, quoi-
» qu'innocent, pour nous racheter
» des peines éternelles ». Il s'adressa plusieurs fois à ce Divin Rédempteur, & lui tint ce langage : « Seigneur Jesus, qui as dit que nous
» devions posséder nos ames en pa-
» tience, donne-moi le pouvoir de
» faire ce que tu commandes ; forti-
» fie la mienne par le don de la pa-
» tience qui me fasse persévérer jus-
» qu'à la fin, puisque la patience est
» plus puissante que la force ». Ce grand homme ne s'occupoit pas de lui seul. Il ordonna qu'on eût soin des matelots blessés ; qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire. Il disoit quelquefois : « Ah ! faut-il que
» je sois ici couché & que je ne puisse
» rendre aucun service à l'Etat ».

Il sentit enfin que son mal au-

gmentoit, que sa mort approchoit, & ne s'occupa plus que du salut de son ame. Il se consoloit lui-même, se fortifioit, en prononçant divers passages de l'Ecriture Sainte, & lorsque ses douleurs se faisoient le plus vivement sentir, il se servoit, pour exprimer les mouvemens de son cœur, de quelques passages des pseaumes de David. Détournant ses pensées de tout ce qui pouvoit l'attacher à la terre, il ne dit pas un seul mot touchant ses affaires domestiques. Quelqu'un lui dit qu'il étoit à souhaiter que sa femme & ses enfans fussent là, pour le secourir dans sa maladie & dans ses douleurs. Il répondit : « Je suis ici au poste où Dieu » m'a appellé, & s'il lui plaît de » m'en retirer, en me retirant du » monde, je suis prêt & tout disposé.

» Ma chere femme & mes enfans » me feroient, peut-être, encore de » la peine par leur tristesse. Ils ne me » verroient pas dans cet état sans ré» pandre des larmes, & j'espere les » retrouver dans la joie & la félicité » éternelle ». Le cinquiéme jour, il lui vint une fiévre qui ne le quitta plus & qui augmenta de jour en jour. Le 28 d'avril il eut un accès qui dura jusqu'au lendemain à midi, & lorsqu'il commença à diminuer, les forces du malade diminuerent aussi, & l'on commença à voir, en lui, les signes de la mort. Ce grand homme qui avoit toujours coutume de se préparer à sa fin, & principalement lorsqu'il alloit au combat, la vit approcher sans frayeur. Il joignoit sans cesse les mains, & prioit Dieu d'avoir pitié de son ame. Le 29 avril,

avant midi, il commença à avoir de la difficulté à parler, pria ſon Paſteur de faire les prieres des agoniſans. Sur le ſoir, la parole lui manqua tout-à-fait : il reſta quelques heures en agonie, expira fort tranquillement entre neuf & dix heures du ſoir, en préſence de pluſieurs Officiers qui ſe faiſoient un devoir de paſſer les jours entiers & une partie de la nuit auprès de lui. Ainſi finit un des plus grands hommes de mer, dont l'Hiſtoire faſſe mention. Il étoit dans la baye de Syracuſe, ſur ſon vaiſſeau la *Concorde*, avoit alors ſoixante-neuf ans, un mois & cinq jours. Son corps fut embaumé, dépoſé dans ſa chambre & envoyé, peu de tems après, en Hollande. Les Magiſtrats de Syracuſe voulurent faire enterrer ſes entrailles dans une des principales Egliſes de

l'île ; mais les Prêtres s'y opposerent & dirent que ses entrailles faisoient partie de son corps ; qu'on ne pouvoit les mettre dans un lieu saint, sans la permission du Pape, parce qu'il étoit mort dans la Religion réformée. Sur cette réponse, les Magistrats résolurent de les enterrer dans l'Hôtel-de-Ville ; de faire mettre un tombeau dessus avec une inscription convenable au mérite & à la dignité de ce grand homme. Les Officiers Hollandois n'avoient pas l'ame assez élevée pour sentir le prix des honneurs qu'on vouloit faire à leur Général : ils répondirent aux députés que les Magistrats de Syracuse envoyerent pour leur annoncer la résolution qu'ils avoient prise : *Nous n'avons point demandé une terre sainte pour les entrailles de*

notre Général. Nous remercions très-humblement les Magiſtrats de l'offre qu'ils nous font de les faire mettre dans l'Hôtel-de-Ville ; nous avons réſolu de les faire porter au même endroit où le Capitaine Noirot eſt enterré. C'étoit ſur une petite colline ſituée dans la baye, à cent pas de la ville, & environnée de la mer. Elles y furent portées le premier jour de mai ſur le ſoir : tous les Officiers Hollandois & Eſpagnols aſſiſterent à cette pompe funebre.

Ce Héros avoit rempli le monde entier de ſon nom ; la nouvelle de ſa mort y fut bientôt répandue & y cauſa un regret univerſel. Louis XIV dit: *C'étoit un ennemi redoutable ; je ſuis cependant fâché qu'il ſoit mort : il faiſoit honneur à l'humanité.* Ce Monarque ordonna de ſa-

luer ſon corps de pluſieurs décharges d'artillerie, s'il paſſoit près de quelque hâvre de ſon Royaume. Le Roi d'Angleterre fit ſon éloge, & dit: *Je ſuis ſurpris que les Etats-Généraux aient haſardé un ſi grand Amiral en l'envoyant avec ſi peu de forces en Sicile.* L'Electeur de Brandebourg, le Roi de Danemarck écrivirent eux-mêmes à ſa veuve, lui firent l'éloge de ſon mari; lui aſſurerent qu'ils étoient très-affligés de ſa mort; qu'ils lui donneroient, dans toutes les occaſions, des marques de leur affection. Il y avoit à la ſouſcription de leurs lettres: *A la Très-Noble & Très-Chere dame Anna Van-Gelder, veuve du feu Lieutenant-Amiral de Ruiter.* Le Roi d'Eſpagne lui fit faire des complimens de condoléance par ſon Am-

baſſadeur, & le chargea de dire à ſon fils Engel de Ruiter, que voulant reconnoître dans la perſonne du fils les grands ſervices qu'il avoit reçus du pere, il lui accordoit la qualité de Duc, & la rente de deux mille ducats, qu'il avoit donnée au feu Lieutenant-Amiral. Le Prince d'Orange écrivit à la veuve une lettre conçue en ces termes :

« Madame,

» C'eſt avec bien du déplaiſir que
» Nous avons appris, par votre let-
» tre & par d'autres avis, la mort
» du ſieur Lieutenant-Amiral de
» Ruiter, duquel nous regrettons la
» perte autant que, pendant ſa vie,
» nous avons eſtimé ſon mérite &
» ſes grandes qualités. Vous pouvez,
» Madame, vous aſſurer que Dieu

» ayant jugé à propos de le retirer
» d'ici bas, par un trépas glorieux,
» le souvenir de ses longs & considérables services sera toujours présent à l'Etat & à nous, & qu'en toutes occasions, Nous serons prêts à vous le témoigner, ainsi qu'à tous ses descendans.

» Madame,

» Votre très-affectionné ami

» G. H. PRINCE D'ORANGE ».

Les Etats de Zélande lui en écrivirent une qui étoit aussi adressée à ses enfans. Ils lui annoncerent que le souvenir des services signalés du zèle du feu Lieutenant-Amiral ne s'effaceroit jamais de la mémoire des Hollandois; & que ses descendans éprouveroient toujours les effets de

leur reconnoiſſance. La conſternation étoit générale dans la Hollande : les Magiſtrats, les nobles, les citoyens, les payſans, pleuroient Ruiter. Comme le mérite d'un homme frappe davantage après ſa mort que pendant ſa vie, chacun ſe repréſentoit le ſien dans toute ſon étendue. Les combats qu'il avoit livrés pour la République, les victoires qu'il avoit remportées pour elle faiſoient la matiere de tous les diſcours ; les quatre batailles de 1672 & 1673, où ce grand homme avoit repouſſé les efforts de deux grands Rois, & ſoûtenu, par ſa valeur & ſa prudence, la République qui étoit près de croûler.

Les Etats-Généraux & les Colléges de l'Amirauté envoyerent faire leurs complimens de condoléance à

ſa veuve & à ſes enfans. Les Bourgmeſtres & Régens de la Ville d'Amſterdam leur députerent Jacques Vanden-Bosch, leur Penſionnaire; le chargerent de leur témoigner la part qu'ils prenoient à la perte d'un bourgeois ſi affectionné à la ville, & qui lui faiſoit tant d'honneur. Le député avoit le cœur ſi ſerré, lorſqu'il ſe préſenta devant cette reſpectable veuve, qu'il ne s'exprima que par les larmes & les ſanglots.

Pendant ce tems le corps de Ruiter étoit dans le vaiſſeau *la Concorde* qui s'étoit rendu à Palerme avec le reſte de l'armée de Hollande. Il en partit avec elle le 6 août, ſe rendit à Naples, où l'armée paſſa pluſieurs mois pour ſe radouber; prit enſuite la route de la Hollande; arriva à

Hellevœtsluis vers la fin de janvier 1677. Le 4 de février, on porta le corps du Lieutenant-Amiral ſur un grand yacht de l'Amirauté d'Amſterdam, tout couvert de noir, avec quantité de pavillons funébres. Son fils Engel de Ruiter, & ſon gendre Bernard Somer, Paſteur d'Amſterdam, paſſerent ſur l'yacht. Lorſqu'il ſortit du port, le vaiſſeau *la Concorde* fit une décharge de vingt coups de canon: les autres vaiſſeaux & les batteries du fort de Hellevœtsluis firent des décharges. Si-tôt que le corps du Lieutenant-Général fut arrivé à Roterdam, le Conſeil de l'Amirauté & le corps des Magiſtrats demanderent qu'il fût enterré dans la ville; mais ſon fils & ſon gendre s'y oppoſerent; ils voulurent qu'il fût tranſporté à Amſterdam qui avoit

toujours été le lieu de ſon domicile ; & qui étoit ſa Patrie ; enfin où l'on préparoit ſon tombeau. Lorſque le tems des glaces fut paſſé, on fit partir l'yacht, & quand il fut arrivé à Amſterdam, on porta le corps dans la maiſon de ſa veuve. Son fils & ſon gendre marchoient derriere, les bras abattus, la tête baiſſée : leur air, leur maintien annonçoient leur douleur. Le peuple, qui les ſuivoit en foule, prouvoit la ſienne par un morne ſilence. Lorſqu'on entra dans la maiſon avec le corps, la veuve étoit aſſiſe au milieu des Magiſtrats & des perſonnes les plus diſtinguées d'Amſterdam qui s'étoient rendus chez elle pour la préparer à ce terrible ſpectacle, & partager avec elle ſa douleur. Elle ſe leva & tous ceux qui l'environnoient ; s'approcha du corps de

ſon mari ; leva le drap qui le couvroit ; devint pâle ; fixa les yeux ſur ſon viſage qui n'étoit pas enveloppé ; laiſſa tomber ſes bras, croiſa les mains ; ouvrit la bouche pour parler & ne dit rien : ſa douleur étoit ſi grande qu'elle ne put l'exprimer ni par les paroles ni par les larmes. On ſe hâta d'ôter de deſſous ſes yeux ce ſpectacle accablant, & on le porta dans la chambre où l'Amiral couchoit lorſqu'il étoit dans cette maiſon.

Leurs Hautes Puiſſances envoyerent des députés à la dame veuve de Ruiter & à toute ſa famille, pour leur annoncer qu'on avoit décidé, d'un conſentement unanime, de faire faire les funérailles du Lieutenant-Amiral-Général aux dépens du public, & leur demander quel jour ils vouloient que cette triſte céré-

monie ſe fît. On arrêta que ce ſeroit le 18 de mars 1677, & l'on ordonna au Collége de l'Amirauté d'Amſterdam d'en inſtruire tous les autres Colléges, par des lettres circulaires, pour qu'ils y envoyaſſent leurs députés, & à tous les Officiers Généraux des armées navales de l'Etat, afin qu'ils vinſſent rendre leurs derniers devoirs au Lieutenant-Amiral-Général.

Le jour étant arrivé, les députés des différens Colléges de l'Amirauté de Hollande, ayant à leur tête ceux d'Amſterdam, ſe rendirent à la maiſon du Lieutenant-Amiral-Général, firent encore des complimens de condoléance à ſa veuve & à ſes enfans. Le prodigieux concours de peuple qui y accouroit de toutes parts rendit la pompe des funérailles

plus belle que tout ce qu'on avoit eu ſoin de préparer. Les quatre Sous-Baillis d'Amſterdam marchoient à la tête, ayant devant & autour d'eux les gens de la patrouille & les Chevaliers du Guet, pour écarter la foule. Ils étoient ſuivis par le Major de la ville, devant lequel on menoit ſon cheval, & après lequel marchoient deux compagnies ordinaires de ſoldats, portant les drapeaux traînans, les piques renverſées, & les fuſils ſous le bras, le bout tourné vers la terre. Ils avoient des nœuds de ruban noir à leurs cravates & à leurs épées : les tambours étoient couverts de drap noir, & rendoient un ſon lugubre. Après les ſoldats, on voyoit dix porteurs de billets d'enterrement : ce ſont eux qui ont coutume de mener le deuil. Ils étoient ſuivis

par quatre hommes vétus de noir ; embouchant chacun une trompette garnie de houpes noires, & à laquelle pendoient les armes du feu Lieutenant-Amiral-Général. Après eux on portoit le grand pavillon d'Amiral d'étoffe de ſoie noire, & ſur lequel étoient peintes les armes du défunt; enſuite l'étendard, les armes de l'Amiral, la couronne ducale, le grand écu, les gantelets, l'épée, le caſque, la cotte d'armes. A leur ſuite marchoit le cheval du Lieutenant-Amiral-Général, conduit par deux Lieutenans & couvert d'une houſſe de drap noir traînante juſqu'à terre, garnie de quatre écuſſons des armes du feu Amiral. On voyoit enſuite un autre étendard; après un Cuiraſſier, avec le bâton de commandement dans ſa main droite. Le cercueil où

étoit

étoit le corps paroiſſoit enſuite. Il étoit porté par dix-huit Huiſſiers. Sur le drap mortuaire il y avoit huit écuſſons des mêmes armes; huit Capitaines de vaiſſeau marchoient autour, & les quatre coins étoient ſoutenus par deux Lieutenans-Amiraux, & par deux Vice-Amiraux. Le Maître des Comptes du Prince d'Orange, repréſentant la perſonne du Prince, ſuivoit immédiatement le corps, & étoit lui-même ſuivi par les députés des Colléges. Après eux marchoit Engel de Ruiter, fils unique du feu Lieutenant-Amiral, couvert d'un long manteau de deuil, ſoutenu par un domeſtique, à côté duquel il y en avoit un autre portant l'épée de ſon maître. Il étoit ſuivi par les parens du défunt, après leſquels marchoient les députés de Leurs Hautes Puiſſances;

les Conſeillers députés d'Amſterdam, les Magiſtrats de la même ville, les Profeſſeurs, les Directeurs de l'Egliſe, les Directeurs des Compagnies Orientales & Occidentales ; les Directeurs du Commerce du Levant, les Officiers de la Marine ; enfin une multitude innombrable de peuple qui ſuivoit confuſément & ſans ordre.

Lorſque le corps fut arrivé à l'Egliſe neuve, on le plaça dans le chœur qui étoit tendu en noir, & on rangea autour les ornemens qui avoient été portés devant lui. Lorſqu'on le deſcendit dans le caveau qui étoit au bout du chœur, les compagnies de ſoldats de la ville, qu'on avoit placées autour de l'Egliſe, firent toutes enſemble des décharges, & par trois fois ; une frégate de vingt-quatre

piéces de canon, qui ſe tenoit exprès devant la ville, répondit par trois décharges de toutes ſes batteries. Pendant ce tems les trompettes ſonnoient dans l'Egliſe. On éleva, au-deſſus du caveau, où ſon corps étoit placé, un tombeau de marbre aux dépens de l'Etat. Il ſubſiſte encore; a trente piés de haut ſur treize de large. Au-deſſous de l'effigie on lit une inſcription latine gravée en lettres d'or ſur une pierre de touche d'un beau noir. En voici le ſens:

A l'éternelle mémoire de Michel de Ruiter, Amiral de Hollande & de Oueſt-Friſe, ennobli & honoré de l'Ordre de Chevalerie par trois Monarques; élevé à la dignité de Duc dans le Royaume de Naples. Il ne trouva aucune nobleſſe dans ſa race, & ne dut la ſienne qu'à Dieu

& à ſon mérite. Par une expérience de cinquante-huit ans, il devint le plus grand homme de mer de ſon ſiécle. Après avoir heureuſement combattu ſur l'Océan & ſur la Méditerranée pendant ſept guerres, pris des villes & des forteresſſes au nord & au midi; acquis aux Provinces-Unies la grande côte de la mer Atlantique; dompté les Pirates; avoir été fait chef de l'armée navale; gagné quinze grandes batailles, livré un mémorable combat de quatre jours; défendu quatre fois la République contre les efforts preſſans de deux puiſſantes armées navales jointes enſemble & prêtes à la détruire; enfin après avoir réſiſté, par ſa valeur & ſa prudence, à des forces ſupérieures, il fut bleſſé à la ſeconde bataille de Sicile, & mourut de ſes

blessures au port de Siracuse, le 29 d'avril 1676, étant né à Flessingue le 24 de mars 1607. Les Etats des Provinces-Unies ont fait élever ce tombeau aux dépens du Public à l'honneur de ce Chef de leurs armées navales, en reconnoissance de ses grands services. Il a vécu soixante-neuf ans, un mois & cinq jours, ayant toujours été la terreur de l'Océan.

On vit paroître une multitude de vers à sa louange.

Il se maria trois fois. La premiere à *Marie Velters*, qui mourut en couche, & dont il eut une fille nommée *Alida*, qui mourut peu de jours après sa mere. La seconde à *Cornélie Engels*, dont il eut cinq enfans, l'aîné nommé *Adrien*, né en 1637, mort à Amsterdam, à l'âge de dix-huit ans; une fille nommée *Cornélie*, née en

1639, & mariée à *Jean de Witte*, Capitaine d'une Compagnie de soldats, & depuis Capitaine de vaisseau: il fut noyé avec un fils qu'il avoit eu d'elle; un garçon qui ne vécut que trois jours; une fille nommée *Alida*, née en 1642, mariée en premieres noces à *Jean Schoorer*, & en secondes à Thomas Pots, Pasteur de Flessingue; le cinquiéme fut *Engel de Ruiter*, né en 1649, Baron, Contre-Amiral, enfin Vice-Amiral de Hollande & d'Ouest-Frise, sous le Collége de l'Amirauté d'Amsterdam. Dès sa jeunesse il accompagna son pere en diverses expéditions maritimes; se trouva avec lui à quatre batailles navales, contre les flottes d'Angleterre & de France. Il mourut peu après son pere, à la fleur de son âge, & sans avoir été marié.

Enfin la troiſiéme femme de Ruiter fut Anne Van-Gelder, qui étoit veuve de Jean Paulusz. Il en eut une fille nommée Marguerite, qui naquit le premier de décembre 1652, & qui fut, par la ſuite, mariée à Bernard Somer, Miniſtre à Amſterdam, & une autre fille nommée *Anne*, née en 1655, & morte en 1666.

Ruiter étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Il avoit le tempérament robuſte, & beaucoup d'agilité, ce qui le rendoit propre au travail. Son front étoit large, ſon teint étoit aſſez beau; ſes yeux étoient vifs, même perçans; il avoit les cheveux bruns. Il portoit une mouſtache épaiſſe & relevée. Sa phyſionomie préſentoit un air de ſévérité mêlé de douceur qui inſpiroit du reſpect & de l'amour en même-tems. Il étoit

naturellement ſain ; mais il mangea, dans ſa jeuneſſe, d'un poiſſon venimeux, ce qui lui cauſa dans ſes membres un léger tremblement qui dura toute ſa vie. Dans un âge avancé, il fut attaqué de la gravelle qui lui cauſoit quelquefois de grandes douleurs. Sa force naturelle jointe à l'habitude, lui faiſoit ſupporter facilement les fatigues de la mer. Il étoit ſi dur à lui-même qu'il rioit quand il voyoit des matelots quitter leurs habits mouillés : il ne ſongeoit même à ſe repoſer que quand il n'avoit plus rien à faire. Il préféroit les alimens groſſiers, dont on fait uſage ſur mer, aux mets délicats. Les grands Seigneurs qui vouloient le régaler avoient ſoin de le faire ſervir ſuivant ſon goût. Il avoit une éloquence naturelle ; s'exprimoit tou-

jours très-heureusement. La nature lui avoit donné une justesse d'esprit admirable ; il voyoit toujours ce qu'on devoit faire, & les moyens qu'il falloit employer pour réussir : ses sentimens étoient toujours soutenus par des raisonnemens solides. Jamais il n'étoit embarrassé lorsqu'il se trouvoit dans le cas de parler devant des personnes élevées au-dessus de lui, même devant des Princes ou des Rois. Il entendoit & parloit plusieurs langues, sans les avoir apprises dans les écoles: de fréquens voyages, un long séjour dans les pays étrangers l'avoient instruit, & une mémoire prodigieuse avoit secondé ses intentions & son travail.

La nature avoit donné à Ruiter tout ce qui est nécessaire pour former les Héros ; un tempérament

robuſte, comme on l'a dit, de l'éloignement pour la molleſſe, de l'amour & de l'activité pour le travail; un courage à toute épreuve & guidé par une prudence acquiſe dans un long uſage, & un exercice preſque continuel. Il répétoit ſouvent que ſans l'expérience & ſans un exercice habituel, on ne pouvoit devenir un habile homme de mer; que ceux qui ont appris tout ce qu'il eſt poſſible d'apprendre dans les écoles, & qui ſont en état de répondre à toutes ſortes de queſtions ſur la navigation, ſe trouvent fort embarraſſés les premieres fois qu'ils vont ſur mer: ils ne ſavent comment parer aux accidens imprévus, & ſont obligés d'avoir recours aux lumieres de ceux que l'expérience a inſtruits. Il ajoutoit qu'il ne concevoit pas comment

on pouvoit confier le commandement d'un vaiſſeau à un homme qui ne connoît ni la mer ni les vents, & qui, dans un combat, eſt preſque toujours embarraſſé. Lorſqu'il partoit pour une expédition, il prenoit toujours ſes Officiers parmi ceux qui avoient fréquenté la mer, & diſoit qu'on ne devoit confier l'intérêt de l'Etat qu'à des gens expérimentés.

Il ne parloit & ne jugeoit que d'après lui. C'étoit l'expérience ſeule qui l'avoit inſtruit : elle lui avoit appris à connoître les différens pays, les différentes côtes, les fonds de chaque parage, les giſſemens des ports, des gréves, des bancs, des hauts-fonds ; à choiſir un champ de bataille ; à gagner le vent, à le tenir ; à bien concerter ſes ſignaux ; à ranger une armée en ordre de bataille,

à prendre un tems favorable, à prévoir & à éviter les dangers, à ménager ſes avantages, à inventer des ruſes de guerre : elle lui avoit enfin appris à ne jamais ſe repoſer ſur les autres. Au moindre bruit qu'il entendoit, même pendant la nuit, il montoit ſur le pont, & vouloit ſavoir par lui-même, ce qui ſe paſſoit; portoit ſon attention juſqu'aux choſes de la plus petite conſéquence. Ses Officiers, ſes matelots, avoient une entiere confiance en lui, & alloient au combat ſans aucune eſpece de crainte.

Ruiter déployoit ſur mer tous les talens militaires; ſur terre il montroit toutes les qualités qui rendent un homme aimable. Il étoit très-ſobre; ne ſe livroit à aucun excès. Avec ſes amis, il montroit de la gaieté;

gaieté ; prenoit un air grave & sérieux avec ceux qu'il ne connoissoit pas, & parloit peu. Il ne s'enorgueillit jamais de l'éclat des grandeurs où son mérite seul l'avoit élevé ; montra toujours de la reconnoissance à ses bienfaiteurs, fut toujours honnête & poli avec ses égaux, familier avec ses inférieurs, généreux & libéral à l'égard des infortunés. Il marquoit de l'amitié à ceux qui avoient été ses égaux au commencement de sa vie, conservoit même de la familiarité avec eux, & leur prouvoit qu'en changeant de condition il n'avoit point changé de caractere. Il avoit un si grand éloignement pour la vanité, que dans le tems qu'il commandoit des armées de soixante-dix, quatre-vingt-dix vaisseaux, des milliers de soldats & de matelots,

il n'avoit qu'un ſeul domeſtique, & marchoit toujours ſans ſuite. Loin d'avoir honte de l'état où il s'étoit trouvé dans ſon enfance, il racontoit dans les compagnies où il ſe trouvoit, même en préſence des gens de diſtinction, qu'il avoit ſervi dans les corderies, & ſur mer en qualité de mouſſe. Quelquefois il exhortoit les ſimples matelots à prendre courage, à s'acquitter ſoigneuſement de leur devoir, leur diſant qu'il avoit été plus bas qu'eux, & qu'ils pouvoient monter auſſi haut que lui. Il vantoit avec ſoin les actions des autres, & ne parloit jamais des ſiennes qu'avec modeſtie, & étoit toujours prêt à excuſer ceux qui commettoient quelque faute. Il en donna un jour une preuve bien convaincante. On diſoit, dans une

assemblée des Etats-Généraux, qu'il falloit faire le procès à un Officier qu'on accusoit d'avoir manqué de courage. Il apporta toutes les raisons qu'il crut capables de le justifier, & ajouta : *L'homme n'est pas le même dans toutes les circonstances où il se trouve. Un jour que j'étois près de livrer combat, je sentis que je n'avois pas mon courage ordinaire; que j'étois incapable de donner les ordres nécessaires : inquiet, étonné, je ne savois quel parti je devois prendre. Dans ce terrible état, je vis que je ne pouvois attendre du secours que du maître des destinées. J'entrai seul dans ma chambre, je me jettai à genoux devant Dieu; lui adressai une courte, mais fervente priere, pour qu'il m'assistât de son esprit de sagesse & de courage,*

afin que je puſſe ſervir utilement ma Patrie. Je n'eus pas achevé ma priere, que mes inquiétudes ſe diſſiperent : je repris mon courage & mon ſang-froid ordinaires ; je donnai mes ordres & je fus vainqueur. Si le bras du Tout-Puiſſant ne m'avoit ſecouru, j'étois vaincu. Il faut avoir bien du courage, pour avouer ſoi-même qu'on en a manqué, lorſque perſonne n'a été dans le cas de s'en appercevoir, même de s'en douter.

Il eſt certain que Ruiter mettoit toute ſa confiance en Dieu ; qu'il lui attribuoit ſes ſuccès ; auſſi perſonne ne l'a plus honoré & plus aimé que lui. Lorſqu'il étoit à terre, il abandonnoit toutes ſes occupations pour aller à l'Office : tous les ſoirs, il liſoit l'Ecriture Sainte au milieu de ſa famille,

famille, & chantoit ſouvent les pſeaumes. Sa femme & ſes enfans l'écoutoient avec plaiſir, parce qu'il leur avoit inſpiré ſa dévotion, & qu'il avoit la voix très-belle. Ce Héros poſſédoit enfin toutes les vertus, & n'avoit aucun vice. L'Egliſe honoreroit, ſans doute, ſa mémoire s'il eût vécu dans ſon ſein; mais il avoit été élevé dans la Religion réformée. Don Emmanuel-Franciſco de Lira, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye, & qui avoit été fort lié avec lui, dit un jour à Bernard Somer, Paſteur à Amſterdam, & gendre de Ruiter, qu'il regardoit le Lieutenant-Amiral-Général comme un Saint & comme un Apôtre, & qu'il le diſoit de bonne foi & du fond de ſon cœur. Ces paroles ſont d'autant plus re-

marquables qu'elles viennent d'un Efpagnol.

Le nom de Ruiter préfente à l'idée un des plus grands Marins qui aient paru, & lorfqu'on a lu les détails de fa vie, on convient qu'il a honoré l'humanité même.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monfeigneur le Garde des Sceaux, *la Vie de Michel Ruiter;* & je crois qu'on peut en permettre l'impreffion. A Paris, ce 16 Août 1783. *Signé*, GUYOT.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe. 1783.




LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

